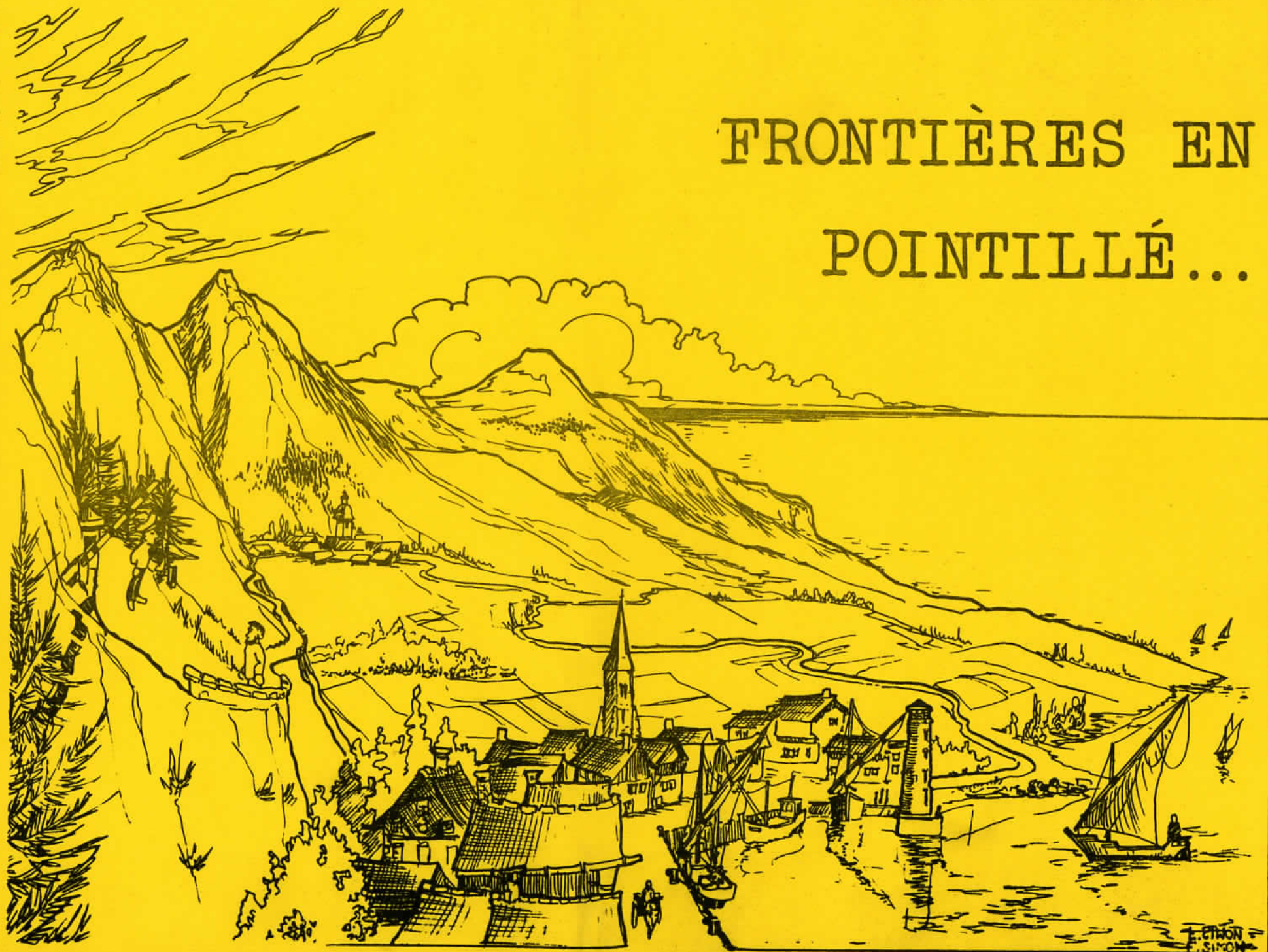


FRONTIÈRES EN POINTILLÉ...



Fin mars, à l'annonce du plan de rigueur et du contrôle des changes, les Français ont découvert avec stupeur que la frontière n'était pas seulement la ligne symbolique au-delà de laquelle commence l'exotisme mais aussi un outil économique. Voilà-t-il pas qu'au nom de la balance commerciale on allait leur imposer, sous certaines conditions, des vacances en France. Une sainte horreur les saisit. De gauche à droite leurs journaux les invitèrent à partager les secrets de la meilleure fraude aux devises. Cette belle unanimité imposa un nouveau mode de tourisme, le "tourisme noir". Un syndicat de marchands de voyage, oubliant qu'il était avant tout marchand, fit du mot liberté l'emblème d'une manifestation. Voyage=liberté dirent ces défenseurs des droits de l'homme.

Il est de bon ton de se moquer de l'exiguïté de l'hexagone. Un quotidien évoquait même "l'hérédité paysanne" du contrôle des changes. Depuis les peurs médiévales et la routine terrienne la campagne a quand même évolué et pourrait en apprendre au monde des villes. Et justement si ce fameux contrôle était efficace, alors nous verrions enfin, ici, la masse aliénante des touristes, chez nous, c'est nous, comme nous sommes chez les autres. Ce serait de salutaires retrouvailles avec une identité banalisée, l'occasion de se regarder en face.

Il paraît que "les jeunes considèrent les frontières comme les vestiges d'un âge révolu" (Le Monde, 9.4.83). On peut en douter. Sans frontière, pas de voyage mythique, pas de départ, pas de fuite rituelle. Elle est la garantie du dépaysement. Elle amorce le frisson du consommateur moderne de déplacements. Au-delà de cette ligne, il est possible d'oublier, de s'oublier.

Les hommes politiques, ou réputés tels, ne font pas différemment, mais selon leurs moyens. De leur regard aquilin, ils contemplent les frontières et déplorent ces barbares césures de l'espace héritées des temps anciens. Ils proposent alors, dans un langage qu'ils croient moderne, des autoroutes, des tunnels et des chemins de fer. Dès qu'ils sont construits, les policiers en prennent possession. Comme la frontière n'existe réellement que là où on la franchit, aux lieux matérialisés à cet effet, c'est un petit coin de frontière de plus qui se trouve durci, sous prétexte de désenclavement et de communication.

Et toujours plus de voies de communication mettent en relation des centres au détriment des petits pays qui servent de filtre. Il y a les passants et ceux qui regardent passer. De part et d'autre d'une frontière, il n'y a plus que des clients réciproques. Les liens spirituels s'effacent devant le commerce des spiritueux.

Trop de gens sont intéressés au maintien des frontières pour qu'on puisse espérer un jour leur transparence. Toutefois de petites unités culturelles se dessinent qui ne leur devront rien. Aux marchands laissons le mythe du voyage, aux politiques et aux policiers laissons la frontière limite de leurs ambitions et parcourons joyeusement les crêtes, les cols et les vallées. Ce col-ci, perdu au fond de son val-lon, est justement invendable et incontrôlable. Nous y ferons halte.

Frontières

Raison géométrique

Raison d'Etat

Et les hommes ?

La Frontière briançonnaise : barrière ou trait d'union?

Les articles signés Pierre Guiter sont extraits de sa thèse de IIIème cycle présentée en décembre 1974 à l'université de Grenoble et intitulée La frontière briançonnaise. "Les Escartons": barrière ou trait d'union? Nous avons surtout retenu la partie centrale, historique, de l'ouvrage. Le début de la thèse décrivait l'unité géologique, climatique, linguistique et humaine des deux versants. Le problème de la circulation transalpine et notamment les projets de tunnel très discutés à l'époque faisaient l'objet de la dernière partie et de la conclusion.

Un mode de vie semblable
tout au long des âges
Une civilisation
de l'étagement

Les documents permettant de saisir les faits saillants de la vie dans nos contrées au long des âges sont relativement peu nombreux et nous n'en sommes souvent réduits qu'à des hypothèses. Ces difficultés sont aplanies pour l'étude de l'habitat qui, lui, n'a pas varié, et pour la certitude d'une active pratique industrielle et minière prouvée par les textes et les mines abandonnées.

1. L'agriculture

Ce qui est certain, c'est que tout ce qui pouvait être utilisé l'était. Les preuves en sont nombreuses; dans le paysage d'abord. En parcourant les montagnes, qui n'a pas remarqué jusqu'à des altitudes fort élevées, la présence de canaux d'arrosage, parfois même bien conservés: ainsi à Rochemolles à 2200m. Un autre fait: chaque parcelle, même quasi inaccessible, qui pouvait être déboisée puis défrichée l'a été, tels les replats structuraux de la Lauze de Val-des-Prés ou du Poët Ollagnier de Briançon.

Les preuves sont ensuite fournies par les textes: il s'agit notamment de ceux réglementant la répartition des charges et devoirs pour l'arrosage.

Les preuves enfin sont d'ordre logique: si l'on songe au faible rendement de la production agricole des temps passés et lorsqu'on connaît les chiffres de population, on comprend que chaque arpent de terrain fût soigné.

Mais que mettait-on en champs? Quels animaux étaient domestiqués?

Il s'agissait de cultures vivrières dans les vallées, autour des villages, puis de prairies au dessus: "civilisation autarcique de l'étagement".

Les cultures vivrières se composaient de quelques légumes, lentilles, choux, fèves, qui venaient dans de minuscules lopins de terre près des villages (d'où l'extrême morcellement du par

cellaire: 72 parcelles à La Vachette pour 82m2) mais surtout de céréales, dans les champs plus éloignés du village: seigle, orge et avoine, les deux premiers pour les hommes, le troisième pour les bêtes.

La production devait être abondante puisque des textes nous précisent que la vallée de la Guisane et le haute Doire fournissaient le seigle et l'orge qui étaient apportés et vendus à Briançon pour ses habitants.

A l'arrivée de la pomme de terre, les céréales diminuèrent un peu à son profit. Une autre céréale est à mentionner dans les bas Escartons italiens-preuve supplémentaire du climat plus doux: il s'agit du blé cultivé en assez grande quantité dans le bas Cluson à Mentoulles et surtout à Exilles et Chaumont où il poussait à côté de la vigne sur les terrains bien aménagés de l'adret.

En effet, les Escartons produisaient et produisent toujours du vin en assez grande quantité. Ce vin, consommé sur place, était aussi envoyé en Queyras, Cluson et Briançon où il concurrençait la "piquette" des Vigneaux!

Ainsi, ce régime d'autarcie était-il presque complet; le vin n'y manquait pas; et il faut aussi mentionner le chanvre destiné à l'industrie.

Toutefois, la grande affaire de cette vie rurale était l'élevage.

Ovins et bovins étaient partout présents avec les équins, eux aussi en quantité non négligeable.

Partout, les ovins l'emportent: en 1394, dans l'Escarton de Château Dauphin, pour 2400 habitants, Mademoiselle Sclafer (+) arrive au chiffre plus jamais atteint de 30.000 têtes d'ovins (béliers, mères et agneaux). Au XVIIIème siècle, à Usseaux, on dénombrait 69 vaches laitières pour 100 habitants et pour tout le Cluson, au moins 140 ovins pour 100 habitants. En Vallouise, ces chiffres pour 100 habitants sont 80 bovins et plus de 160 ovins. Pour ces derniers, le record est détenu par Cervières, gros fournisseur de fromage de brebis réputé dans toute la région; pour 100 habitants, on trouve 250 ovins!

Cette supériorité des ovins sur les bovins s'explique par les services que l'on en attendait: les bovins ne fournissaient qu'un peu de lait car les races étaient mal adaptées aux exigences montagnardes; à cela s'ajoutait la production de fumure et le trainage de l'araire, tandis

(+) Thérèse Sclafer, Le haut Dauphiné au Moyen Age, Paris, 1926.

que les ovins, outre le lait pour les fromages et le précieux fumier, fournissaient la laine.

La vie rurale était calquée sur les déplacements des bêtes. Ne parlons pas de l'hiver; les animaux ne quittaient pas l'étable où ils étaient soignés par ceux qui restaient au village: femmes, enfants, vieillards, puisque souvent les hommes s'expatriaient pour trouver d'autres maigres ressources.

Les bêtes sortaient des étables en mai, pâturaient près du village jusqu'à la mi-juin. Pendant ce temps-là, on labourait, on semait, on sortait le fumier des écuries, on remettait les canaux en service. En juin, donc, commençait la montée en alpage: "civilisation de l'étagement". En général, le départ correspondait à une fête: à Val-des-Prés, il s'agissait du 6 juin, fête du Saint Patron, l'évêque Claude.

Toute la famille partait et gagnait le chalet qui n'était pas une simple cabane de berger mais au contraire une réplique simplifiée de la maison du village, réplique simplifiée car on n'avait pas besoin de l'équiper contre les grands froids hivernaux. A côté de ces chalets, on retrouve la petite culture vivrière: pois, fèves cultivés dans des mouchoirs de poche: certaines parcelles jouxtant les chalets des Acles au dessus de Plampinet n'avaient que 2 m²!

Il s'agissait donc de montagnettes agro-pastorales et chaque village possédait son ou ses groupes de chalets: ceux de Névache s'étendaient tout au long de la haute Clarée, ceux de Plampinet aux Thures et aux Acles, etc... Parfois ces pâturages donnaient lieu à des disputes, voire à des procès: tels les habitants de Plampinet, Névache et Mélézet qui se disputaient les Thures, ou encore Puy Saint-Pierre et Puy Saint-André qui se disputaient les Combes avec Saint-Martin-de-Queyrières.

Juillet et août, sans interruption, voient la fenaison se réaliser fébrilement. Presque jour et nuit, de bas en haut, très haut, on l'a vu avec les canaux d'arrosage, on fauchait tout ce qui pouvait fournir ne serait-ce qu'une petite bourassée. Septembre et octobre, c'est la coupe du regain au village, l'arrachage des pommes de terre, la descente du troupeau pour les foires d'automne et la cuisson annuelle du pain au four communal. Puis l'hiver arrive, les uns s'expatrient, les autres se recroquevillent dans leurs maisons regroupées en hameaux et villages.

2. L'habitat. La maison

Le fait caractéristique de notre région est le regroupement de l'habitat. Les villages, lorsqu'ils ne sont pas regroupés entièrement autour de l'église paroissiale, sont formés de hameaux dont les maisons se pressent les unes contre les autres ne laissant au domaine communal qu'une minuscule placette devant la chapelle ou le four communal, avec toujours, en bonne place, la fontaine-bassin-lavoir. Ce schéma général se retrouve partout. Il est dû à la nécessité du regroupement, l'union faisant la force devant les difficultés naturelles: débordement torrentiel, avalanches, neige. Il est dû aussi à la nécessité d'avoir le maximum de terroir libre pour la culture, l'éparpillement de l'habitat ne s'y prêtant pas. Toutefois, les contraintes climatiques et notamment l'enneigement semblent en être la raison majeure. En effet, plus on va vers l'amont, dans nos vallées, plus l'habitat est groupé.

Ainsi, avant le regroupement de communes, Oulx comptait 15 hameaux contre 4 à Bardonnèche, 2 à Mélézet et 1 à Champlas du Col. Château Queyras en aval compte 6 hameaux alors que Ristolas en amont en compte 2. Briançon en compte 11 pour 2 à Cervières. Une exception à ce schéma altitudinal: Névache, outre Plampinet a 7 hameaux, mais il est vrai que ces hameaux sont si proches les uns des autres que l'on doit plus parler de quartiers que de villages différents.

Ce phénomène de regroupement se retrouve au niveau des montagnes agro-pastorales: villages groupés de Lacha, Granon, Fréjus, etc...

Si les nécessités climatiques et d'autres facteurs ont contraint les habitants à se grouper, cela ne va pas sans danger: en effet, en cas de calamités publiques, les pertes corporelles furent beaucoup plus nombreuses. Bien que les habitants aient fui au maximum les zones de danger la montagne réserve souvent de mauvaises surprises: avalanches, bien sûr, inondations, mais surtout le feu. En effet, le bois est toujours employé comme matériau de construction. De plus, le foin séché des greniers ne peut que favoriser les incendies. On les retrouve tout au long des siècles: à Briançon en 1624, 1692 etc..., à Monétier en 1836, aux Pananches (La Salle) en 1832, aux Guibertes (Monétier) en 1836, à Champlas en 1434, à Solomiac en 1656 etc... En 1860, 82 maisons brûlèrent à Villard Saint-Pancrace



Les anciennes communautés des Escartons

Quant aux limites altitudinales de l'habitat, l'implantation extraordinaire de villages permanents à plus de 1800m, Champlas, Montgenèvre et bien sûr le célèbre Saint-Véran à 2040m, est due à l'influence climatique qui a permis aux hameaux les plus élevés de s'édifier là où la luminosité est la plus grande: tel apparaît le haut Queyras avec Molines et Saint-Véran. Par contre, dans les zones plus humides, moins ouvertes, en un mot moins accueillantes, la limite s'abaisse. Ainsi les Escartons français dont on a vu les différences climatiques d'avec leurs voisins italiens ont le plus grand nombre de villages, hameaux et constructions d'alpage en altitude.

Mais quelle qu'en soit l'altitude, les bâtisses sont individuelles, elles n'abritent qu'une seule famille et le chef de celle-ci en est en général sinon toujours le propriétaire. Il est temps, donc, d'étudier la maison.

R. Blanchard a qualifié cette maison rurale de "type alpin des Alpes du sud" (*Les Alpes occidentales*, tome V. p. 990).

Il s'agit, comme on l'a dit, d'une maison individuelle, concentrée, abritant hommes et bêtes sous le même toit. On note un rez-de-chaussée, où se trouvent les écuries et la cuisine, séparées par un mur; parfois ces deux endroits ne forment qu'une seule pièce, comme en Queyras. Il faut voir là des considérations climatiques, c'est-à-dire le désir d'avoir plus chaud en vivant avec les bêtes; pendant le gros de l'hiver, les chambres situées au premier étage sont délaissées et l'on couche dans la cuisine-écurie. Dans les chalets d'alpage où l'on ne va que l'été les chambres et la cuisine sont toujours séparées des écuries: argument supplémentaire en faveur des considérations climatiques.

Cet agencement intérieur des bâtisses se retrouve de part et d'autre de la frontière. C'est donc un nouveau trait de similitude sociologique que l'on retrouve dans l'aspect des maisons.

Le matériau de construction était celui que l'on trouvait: pierre et bois. C'est ainsi que l'on trouve deux cas: le premier où la pierre l'emporte, parfois même jusque sur le toit comme en Italie avec de grandes lauzes, ne laissant au bois qu'un rôle secondaire de charpente, de balcon pour sécher les céréales et d'escalier; c'est ce que certains ont appelé la "maison briançonnaise" dont le type caractéristique est celui de la Vallouise: vaste bâtisse à arcades en pierre au rez-de-chaussée avec un balcon en bois largement ouvert au midi. Les régions où règne ce modèle sont Briançon, la Guisane, la basse Clarée (Val-des-Près), la basse Doire jusqu'à Césane et Bardonnèche, le bas Cluson.

Le deuxième cas, où le bois s'étale en maître avec toutefois le soubassement "en dur", en pierre. Le bois forme la carcasse meublée de balcons: c'est le type queyrassin. On le trouve dans tout le Queyras, la haute Clarée (Névache), Mélézet et Rochemolles, le haut Cluson (amont de Pragelas), la haute Doire (en amont de Césane) et la vallée de Cervières.

Certains ont cherché à donner des explications. Nulles ne sont satisfaisantes. Ce que l'on constate, c'est qu'il n'y a aucune règle d'origine climatique, pierre et bois se retrouvent en altitude comme dans les vallées, en territoire très ensoleillé comme en territoire plus humide; aucune règle de contraintes de matières premières puisque les terrains où l'on remarque les constructions en bois ne sont pas au nombre des plus boisés. Un seul fait est remarquable, c'est qu'on ne trouve le bois qu'en altitude, même

dans les très basses vallées.

Ainsi, une fois de plus, la frontière actuelle ne correspond pas à une limite.

Il en est de même avec les occupations secondaires auxquelles se livraient les habitants des Escartons. En effet, de part et d'autre du fait, on avait soin d'utiliser toutes les ressources que procurait la nature, qu'il s'agisse du travail des peaux, du tissage de la laine, de l'extraction minière, du négoce et du colportage.

*

4. Les activités complémentaires

De modestes fabrications servaient à satisfaire les besoins domestiques locaux, mais la stimulation commerciale des échoppes et des foires de Briançon favorisèrent le développement de toutes sortes de petites industries.

La tannerie donnait lieu à une activité répartie sur de nombreux ateliers: on en trouvait à Briançon Sainte-Catherine, à Césane, Usseaux, Fénéstrelle, Névache, etc... Ces ateliers occupaient beaucoup de personnel. Les peaux traitées: chèvres, bovins, mais aussi chamois - fournissaient des cuirs et des pelleteries fines qui se vendaient en Piémont, Savoie et Provence.

L'industrie la plus active reste celle de la laine: en effet, le nombre important d'ovins et le caractère très artisanal et familial de cette activité lui permettait de s'installer dans chaque foyer où le rouet était partout présent. A côté de cela, on trouvait des fabriques d'étoffe. Les métiers à draps étaient nombreux; les tissarands travaillaient à leur compte, employant des ouvriers qui parfois oeuvraient à domicile.

Les zones les plus actives étaient incontestablement les Escartons italiens: on dénombrait 45 métiers à laine en haute Varaita, autant en Cluson, plus encore en Doire: Exilles, Savouls, Césane et surtout Oulx dont presque toutes les familles vivaient de cette intense activité: la laine venait par balles de Cervières, Vallouise, Val-des-Près, Monâtier; elle y revenait sous forme d'étoffe vendue par les marchands lors des foires locales et surtout à la foire de Briançon.

A côté de ces activités, il y avait l'exploitation forestière et l'exploitation des ressources minières.

Graffiti



Les graffiti illustrant ce journal ont été recueillis au cours de l'été 1980 par l'équipe des préhistoriens de Transhumances sur les sites du Fort des Anges de l'Infernet et de la Cochette. Selon toute vraisemblance et dans l'état actuel de nos recherches, ils datent des années 1438-1448. On peut mettre ces diversissements graphiques sur le compte de l'attente. Ils représentent une esthétisation de l'ennui et un des rares formes d'art connue, due aux guetteurs de l'improbable, en zone frontalière.

La forêt, exploitée pour la construction et le chauffage était partout très jalousement préservée. Chaque communauté entendait gérer ce bien précieux. Des disputes éclataient souvent entre villages voisins: ainsi en 1403 lorsque Briançon n'hésita pas à envahir la forêt de Val-des-Prés, avec la force armée, le bailli dut y mettre bon ordre.

Il en allait autrement avec l'exploitation minière.

Très tôt, la fabrication de la chaux était active, notamment à Villard Saint-Pancrace et Val-des-Prés d'où le plâtre partait vers les autres communautés.

Les mines de fer alimentaient de petites clouteries notamment en Varaita et Vallée Etroite. Le cuivre extrait, surtout à Saint-Véran, était voué à l'exportation vers le bas pays.

Un habitant de Plampinet, le célèbre Vallier, monta un atelier de fonderie de cloches d'où sortaient presque toutes les cloches briançonnaises.

A côté de cela, il y avait quelques petits ateliers pour fondre le cuivre ou travailler l'acier, comme à La Salle et Plampinet où l'on fabriquait des peignes métalliques destinés au travail du chanvre. Ces outils étaient envoyés surtout vers les Escartons italiens, Oulx en particulier.

Pour alimenter en énergie ces petits ateliers, le bois étant rare et précieux, on prit tôt l'habitude de se servir du charbon. En 1724, un édit devait même en ordonner son utilisation exclusive. C'est ainsi qu'à Puy Saint-André, Villard Saint-Pancrace, Saint-Martin de Queyrières, La Salle, Monétier et Névalche, on vit des ouvriers gratter le sol pour en extraire le précieux minéral.

Toutes ces activités, qui n'étaient qu'un appoint pour un mieux être, ne purent prendre un véritable aspect commercial et industriel que grâce à l'existence d'un négoce fort et structuré, véritable charte de vie des Escartons.

En effet, au croisement des grandes routes, les Escartons, et plus spécialement leur capitale Briançon, n'étaient pas qu'une simple voie de passage, mais au contraire un centre dont le rayonnement était considérable.

Les foires n'étaient pas uniquement des foires de bétail, bien qu'on y vit passer plus de 10000 têtes d'ovins venus de Provence et de Piémont; il faut y ajouter les bêtes venues des 5 Escartons dont on ne connaît pas le nombre puisqu'à l'intérieur de la République, on ne percevait pas de

taxe. Mais le trafic du sel apportait une note particulière; venu de Provence et du Languedoc, il était entreposé -et bien gardé!- à Briançon qui le redistribuait aux autres communautés. Enfin il y avait toutes sortes de produits manufacturés -vaisselle, quincaillerie, draps-, de produits alimentaires -vin de Chaumont, fruits de la Doire, huile de noix, d'olive, fromage de Cervières-, produits de luxe -fines étoffes de France, soie de Lyon, armes de Milan et Mantoue.

Tout cela enrichit une multitude de bourgeois qui prirent goût à un mode de vie plus facile, plus luxueux. Ils s'enrichissent au trafic des changes et purent, on ne peut pas s'en étonner, acheter leur liberté à prix d'or en 1343.

Mais il ne faut pas oublier qu'à côté de cette riche bourgeoisie de Briançon et dans une moindre mesure d'Aiguilles, d'Oulx, Césane, Pragelas, Exilles et Chaumont, la plus grande partie de la population vivait pauvrement, grattant la terre, menant une existence réglée par le bétail et donc par les saisons.

Cette masse fut obligée de trouver des compléments à de trop maigres ressources pour faire vivre des familles nombreuses. On touche là au problème démographique et à l'exigence économique qu'il imposa: l'émigration liée au colportage.

*

Une démographie similaire

A la lecture des évaluations de population du moyen âge, comme au dépouillement des fiches de recensements sérieux effectués depuis un siècle et demi, on est frappé par l'identique évolution démographique des Escartons. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas spécifique à cette zone alpestre, mais pour ce qui nous intéresse, on ne peut que constater cette similaire évolution que la frontière n'a nullement marquée de son sceau.

1. L'évolution de la population

Les premières données qu'il nous est possible de prendre en considération remontent à l'établissement des "feux" de 1332. On s'accorde d'ha-

bitude à multiplier ce nombre par 5 pour obtenir une estimation très proche sans doute du nombre réel d'habitants.

Ainsi, il y a plus de 600 ans, la population aurait été la même que celle recensée de nos jours, à quelques unités près: 31000 en 1332 et 31910 en 1974. Mais entre temps, quelle évolution!

L'augmentation est régulière; on passe à 37323 en 1713 année de la coupure frontalière, à 44832 sous la Révolution, pour atteindre le maximum au milieu du XIX^{ème} siècle avec 47840; alors s'amorce la chute avec 44094 en 1911 et on atteint le creux de 26795 en 1954. Depuis, après quelques années de stagnation (1954-62) un nouveau départ de la courbe vers le haut est sérieusement commencé avec une estimation de 31910, presque 32000 pour 1974.

Revenons un peu sur ce schéma rapide. En effet, avant d'étudier les circonstances historiques, sociologiques, etc... qui présidèrent à ces variations, il convient d'apporter quelques précisions.

Bien que les estimations des XIV^{ème}, XV^{ème}, XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles fassent certainement l'objet de quelques erreurs, on possède des points de repère précis qui permettent dans le détail de constater à certaines périodes de brusques variations de population.

Ainsi, si l'on considère les chiffres du Queyras, on voit que l'évolution d'ensemble se profile suivant la courbe ci-dessus décrite, mais qu'il y a des "accidents" de parcours. Par exemple, on note une baisse importante en 1383 c'est à dire un demi-siècle après la première estimation queyrassine de 2995 habitants. On tombe alors à 1835. On retrouve là, comme dans tout le Briançonnais, les méfaits de la peste et de la famine.

De même, le XV^{ème} siècle semble stagner. Les guerres, et notamment les querelles religieuses expliquent cela, ici en Queyras, comme ailleurs dans les Escartons.

Il convient maintenant de rentrer plus dans le détail et d'évoquer les évolutions locales qui furent précisément dues aux problèmes de religion.

En effet, si en 1332 les Escartons français ne comptaient que 13000 habitants, ceux d'Italie en alignaient 18000. Par contre, lors du traité d'Utrecht, la situation est très largement inversée avec 23152 pour les premiers et 14171 pour les seconds. Pourquoi? Trois explications sont à don-

ner: la première tient à l'exode religieux des Vaudois, exode qui a notamment frappé l'Escarton du Cluson (Pragelas) où la population, de 6000 est tombée à 2336. La deuxième réside dans l'expansion spectaculaire de la cité de Briançon qui vivait dans ces années là ses heures de gloire comme capitale financière et économique de la Féderation. Effectivement, plus de 3500 personnes y vivaient contre à peine 1500, 400 ans plus tôt. Enfin, la troisième explication est à chercher dans un exode plus grand en Italie dont les habitants se sentirent attirés, lors des disettes, vers les basses terres proches du Piémont. Il semblerait d'ailleurs que les famines aient été davantage ressenties dans les Escartons padans que dans les duranciens. Il ne s'agit là que d'une hypothèse qui reste à prouver.

A partir de la Révolution, on note une grande similitude dans la stagnation. Seul l'Escarton d'Oulx progresse grâce à la militarisation de la vallée et notamment de Césane. Ainsi le milieu du XIXème siècle marque l'apogée. Alors commencent trois ou quatre décennies de stagnation, puis c'est l'inexorable dépopulation.

Attirés par les horizons nouveaux ouverts par l'établissement de voies de communications, engagés pour des raisons financières vitales à ren-

trer dans les administrations modernes qui se mettent en place -gendarmerie, douanes, armée, eaux et forêts, ponts et chaussées- nos villages se dépeuplent rapidement.

•

2. Le problème des migrations

Ce genre de mouvement ne date pas uniquement du siècle dernier. On le connaissait déjà sous d'autres formes.

- "Le nomadisme hivernal". L'hiver, les migrants se dirigeaient vers des régions plus accueillantes. Toutes les communautés étaient touchées par ce phénomène. Souvent les hommes seuls partaient, mais bien souvent aussi, toute la famille quittait le pays pendant 6 mois. Les animaux accompagnaient les propriétaires. Il s'agit bien d'un nomadisme climatique.

Où allaient-ils? Vers les basses plaines voisines, Piémont, Provence, bas Dauphiné. Agriculteurs, colporteurs, ils écoulaient parfois plus loin encore leur pacotille, vers la Lombardie et l'Espagne.

Ainsi, les procès verbaux de la révision des feux effectués à la fin du XVIIème siècle offre un tableau précis de ces déplacements d'hiver. Toutes les communautés, ou à peu près, évoquent ces absences qui se prolongent de 5 à 7 mois. La proportion des participants est considérable: il part "un grand nombre" de personnes des hameaux de Briançon; il ne reste à Saint-Martin de Queyrières qu'une ou deux personnes par maison; les deux tiers quittent Névalche; "presque tous les hommes et garçons" s'absentent du Monétier; à Montgenèvre, tous les hommes à partir de 14 ans, tous entre 12 et 70 ans à La Salle, tous à Saint Chaffrey, Abriès, Saint-Véran, Ristolas, ces derniers "avec leur famille". Il semble cependant que dans la plupart des localités, la migration tende à se restreindre aux mâles. Les régions d'accueil ne sont pas toujours spécifiées; Saint-Martin de Queyrières parle pourtant des plaines du Dauphiné, Champcella, Ceillac et Arvieux du Languedoc, six autres communautés indiquent le Piémont. Les gens d'Abriès vont "travailler la terre en Italie"; ceux de Château-Queyras sont

"obligés de faire passer l'hiver en Piémont à leurs brebis", ce qui nous ramène au nomadisme médiéval; trois localités évoquent la mendicité. Mais voici du nouveau. A plusieurs reprises des communautés ajoutent au façonnage de chanvre "d'autres ouvrages" sans autrement spécifier; enfin quatre parlent franchement de commerce. Le trafic paraît être la seule ressource de Bellin; "quelques jeunes hommes de Césane vont en Languedoc vendre quelque mercerie qu'ils portent dans des boîtes et quelques autres portent de petites meules pour aiguiser les couteaux et ciseaux qu'ils appellent "gagne petit"; La Salle et Saint-Chaffrey ajoutent à leurs peigneurs de chanvre quelques colporteurs "qui achètent et vendent quelque mercerie et menue marchandise qu'ils portent dans des balles".

Les plus érudits, et il y en avait, se louaient l'hiver comme précepteur. Il s'agissait surtout de Briançonnais. Ces maîtres se promenaient dans la foule de la foire d'automne avec comme signe de reconnaissance une plume au chapeau indiquant leur état et leur désir de se louer pour la saison moyennant un prix convenu. Tous ces phénomènes dureront longtemps. En 1860, ils battent leur plein et sont une importante ressource complémentaire à une vie rude.

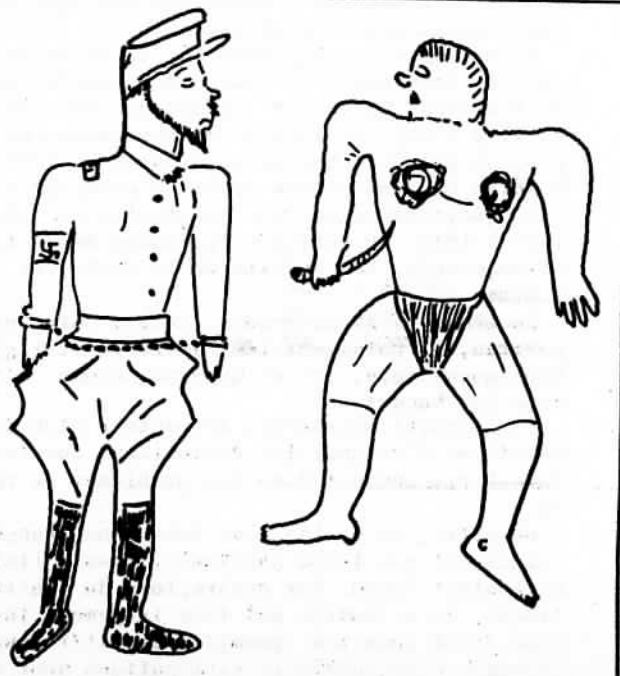
L'arrivée du chemin de fer et l'amélioration relative des conditions d'existence tuent définitivement ce phénomène, inexistant dès 1910 mais dès lors remplacé par des expatriations et des émigrations définitives.

- Les expatriations. Il arrivait que ces migrants temporaires finissent par s'installer définitivement dans les contrées de leur choix. S'agissait-il de l'attrait des douceurs goûtées dans de bonnes villes? Certainement oui, car comparées avec leur rude vie montagnarde, les facilités climatiques des basses terres les attirèrent.

Ainsi on signale bon nombre de Briançonnais installés définitivement dans des contrées lointaines. Ils s'assimilèrent rapidement et ne se présentèrent point en rangs serrés désireux de former colonies au milieu des autochtones qui les accueillèrent.

Ce mouvement était le même de part et d'autre du faite: on le retrouve du Casset à Rochemolles et de Vallouise à Bellin.

Il faut noter un mouvement qui d'Italie amenait en France un certain nombre d'ouvriers, notamment des maçons. Ainsi les Gili, les Cassinelli vinrent-ils s'installer chez nous, spéciale-



ment à Briançon, seule cité du baillage où la construction allait bon train.

Il n'en va pas de même avec l'expatriation au-delà des mers. Cette émigration définitive, cette expatriation diffère du phénomène décrit ci-dessus par deux points. Le premier est qu'elle est ponctuelle et peu répandue: il s'agit du Queyras et surtout d'Aiguilles, le second est qu'elle apparaît au stade de la réinstallation outre mer comme un phénomène colonial avec église française, école française et il n'y eut pas intégration mais superposition.

Comme tous les montagnards, nos expatriés d'outre mer avaient le sens des affaires. Ils firent fortune dans ces pays neufs assoiffés de développement et livrés en pâture aux spéculateurs européens.

Ainsi en 1889, 41 firmes commerciales d'Amérique latine (qui n'en comptait pas beaucoup!) étaient tenues par des gens d'Aiguilles, avec le concours de rares originaires de Ristolas, Abriès et Château-Queyras: 10 à Rio, 6 à Montevideo, 5 à Buenos Aires, 5 au Chili, 4 au Guatemala, 3 à Mexico, 3 à Bogota, 3 au Pérou, 2 en Bolivie; il faudrait y joindre Pernambouc, Baranquilla, Cartagena, Valencia (Vénézuéla). Vers 1880 se place l'apogée de cette émigration dont Aiguilles ne peut nourrir le rythme; elle s'est poursuivie au moins jusqu'en 1914. Mais on apprend avec stupeur qu'après 1860, au moment où la poussée vers l'Amérique du sud était en plein développement, des Aiguillons débarquaient à Constantinople pour y écouler des parapluies; d'autres abordaient à Sydney, passaient de là à Nouméa, certains prospectaient Bombay, et une affaire était fondée à Hanoï. Ainsi, y compris leurs frères établis en Afrique du Nord, ces habitants d'un mince village de montagne ont essaimé sur les cinq continents. Assurément, Aiguilles est un cas extrême. Mais en Queyras, le Château, Ristolas, Abriès, Molines, ailleurs Monétier, Vallouise ont dépêché quelques émigrants outre-mer: presque tous faisaient du commerce; cependant des gens de Molines ont exploité du bois en Minnesota, des originaires de Fontgillarde, hameau de Molines ont pris des terres en Argentine où déjà, des Aiguillons possédaient des "estancias" à moutons.

On ne retrouve pas en Italie un phénomène d'une telle ampleur. Par contre, si l'on aborde le troisième volet du problème de l'émigration, celui de l'exode récent, on ne peut, une fois de plus que faire un parallèle entre ce qui s'est passé en France et en Italie.

- L'exode récent. C'est celui que nous connaissons le mieux, c'est celui qui s'est inexorablement appliqué à mettre en péril la possibilité de maintenir stable l'équilibre démographique de notre région.

Les catastrophes guerrières de 14-18 et 39-45 ont encore augmenté ce phénomène latent depuis la fin du XIXème siècle.

En effet, le nombre des victimes dont les noms figurent tant en France qu'en Italie sur les stèles commémoratives est parfois impressionnant: 27 jeunes gens de Névache furent tués, autant à Château-Dauphin, 25 à Val-des-Prés dont 10 rien que pour le hameau de La Vachette qui n'avait pas 200 habitants, soit 5% de la population ou encore 10% de la population masculine soit enfin le tiers de la population active et en âge d'assumer l'avenir démographique. Quelle ponction! Il s'ensuivit bien entendu une baisse générale de la natalité qui dans bien des cas se trouva à des pourcentages inférieurs à ceux de la mortalité, les effets de la médecine moderne ne se faisant qu'à peine ressentir notamment dans les campagnes.

Mais les guerres eurent une autre incidence, psychologique celle-là. Démobilisés, bien des hommes ayant traversé des contrées plus favorables, s'étant frottés à d'autres mentalités, préférèrent s'expatrier définitivement, en trouvant des emplois de fonctionnaires. Ceux qui possédaient un petit pécule ouvrirent des boutiques: tel crémier marseillais de Cervières, charcutier lyonnais de Saint-Chaffrey.

Ce qui est remarquable dans cette période du XXème siècle, c'est la prise de conscience patriotique des habitants de nos deux versants. En effet, jusqu'au XIXème compris, la frontière n'était pas entrée dans les moeurs. Les habitudes d'échanges demeuraient et le sentiment patriotique d'appartenir à telle ou telle nation n'était pas fort, c'était le sentiment de la communauté locale qui l'emportait.

L'unification italienne avec la création d'une armée importante, l'ouverture des régions par le chemin de fer, le brassage des idées, le bal des alliances diplomatiques, et enfin la grande conflagration de 1914, ancrèrent fortement une nouvelle conscience patriotique à l'échelle des états. Ce fait est capital. En effet, nos compatriotes français émigrant le firent dans le cadre de leur pays, et l'on ne trouve aucun départ vers l'Italie. Par contre les Italiens, citoyens d'un pays vainqueur en 1918 mais toujours sous



développé économiquement s'expatrièrent abondamment.

Ainsi, de Césane, d'Oulx, de Bellin, on partit non seulement vers Pignerol, Turin, Milan, mais aussi vers Nice, Marseille, Toulon, etc... alors que de Névache, Saint-Véran ou Cervières on ne partait que vers des villes françaises: Gap, Valence, Lyon, Paris et surtout Marseille.

Naquit alors un sentiment de supériorité du côté français: c'est également un fait nouveau du XXème siècle. Jusqu'alors, l'unité des conditions d'existence avait présidé à une unité sentimentale. La coupure désormais était nette; l'évolution du monde moderne se faisait sentir de chaque côté de la frontière avec la montée du fascisme, espoir économique des masses italiennes, mais danger démocratique pour la 3ème République française, les frères allaient devenir les frères ennemis.

L'émigration italienne vers la France fut stoppée. Elle continua des vallées vers Turin et Milan, centres industriels nécessitant de la main d'oeuvre bon marché. Mais on n'assiste pas, comme en Val d'Aoste, à une immigration volontairement voulue par Mussolini de Calabrais et de Siciliens. L'italianisation fut prônée, sans plus.

En France, l'émigration se poursuivit et elle commence à peine à se stabiliser. Le phénomène est identique outre-monts.

	Névache	Plampinet	Rochemolles
1901	656	135	230
1921	567		220
1936	333	68	170
1946	245	30	35
1954	190	10	34
1962	182	4	12
1968	128	1	5
1974	135	1	5

Après ces deux exemples significatifs, rappelons pour l'ensemble de la région la baisse de 1911 à 1954: de 44094 à 26795 (France de 24094 à 14795; Italie de 20000 à 12000). Si la France a moins perdu que l'Italie, cela tient essentiellement à la présence côté français, d'une ville qui, bien que modeste, a pu retenir certains émigrants des villages environnants, évitant ainsi une ponction totale. En Italie, ni Oulx, ni Bardonnèche, ni Césane ne purent prétendre jouer ce rôle; il ne s'agit que de gros bourgs, non de villes; on voit la supériorité de la "capitale briannonnaise".

*

3. Les tendances actuelles

Depuis 8 ans, si l'on considère le chiffre global de population, on remarque la fin de la chute et même le départ d'une nouvelle croissance. En rentrant dans le détail, on s'aperçoit que, à quelques très rares exceptions près, ce phénomène est général.

Là encore, l'identité des destins est exemplaire: il s'agit, en France comme en Italie, d'une part d'une restructuration de l'agriculture de montagne et d'autre part et surtout du développement considérable du tourisme. (...)

Pierre GUITER

★

Vauban, la Frontière et le Corps du Roi

La défense des frontières est incompatible avec l'identification que le Prince fait de son corps et du territoire. En vertu de ce principe, chaque parcelle de ce dernier accroit son prestige. Renoncer à une parcelle conquise par fait de guerre autrement que par le sort des armes, serait une mutilation. Renoncer, pour la stratégie, à un espace, s'en retirer pour mieux laisser l'ennemi venir s'écraser sur une ligne de places fortes, voilà qui est inimaginable pour le roi Louis XIV, dont le corps tentaculaire épouse scrupuleusement l'archipel territorial de l'Etat

A cent lieues de là, Vauban vise l'économie. Celle des hommes et celle des biens. La ligne de défense idéale serait celle dont tous les points subiraient également la pression de l'assaillant. Une frontière hétérogène, faite de points durs et de points mous, de redans, de saillants est coûteuse. Elle nécessite des troupes nombreuses et dispersées. Cette frontière-là est aléatoire, c'est-à-dire qu'elle respecte les décisions de la politique et la sensibilité perverse du corps royal, et nullement stratégique, puisqu'elle n'intègre pas le mouvement simulé des troupes sur le terrain lors d'une manœuvre offensive ou défensive.

A plusieurs reprises Vauban a attiré l'attention du despote sur l'incohérence de la frontière. La paix de Nimègues (1678) rend Mâestricht aux Provinces Unies et Gand, Charleroi, Oudenarde et Courtrai aux Espagnols. La frontière du nord est à revoir entièrement. Dans son Mémoire des places frontières de Flandre qu'il faudrait fortifier pour la sûreté des pays et l'obéissance du Roy, Vauban constate que "la frontière du côté des Pays-Bas se trouve ouverte et dérangée par la présente paix" et propose son organisation "à l'imitation des ordres de bataille", "sur deux lignes de places fortes", complétées par des canaux et des zones inondables. En dehors des places choisies pour faire partie du système, toute autre place, ancienne ou remaniée, est inutile, voire dangereuse. "Je serais d'avis de ne point bâtir de nouvelle place hors de ces deux lignes; au contraire, je tiens qu'il est très nécessaire de se défaire avec le temps de toutes celles qui n'y seront pas comprises ou qui se trouveront fort enfoncées dans le Royaume, comme ne pouvant plus servir qu'à favoriser les rebellions (...)"

L'obsolescence des fortifications est un aspect novateur de la pensée de Vauban. Il ne suffit plus qu'une place forte ait l'apparence d'une place forte pour qu'elle puisse en tenir le rôle. Il faut se résoudre à déclasser et à raser certaines fortifications sur son propre territoire pour parvenir au système.

En 1675, la moitié ouest du pays en révolte, de la Manche au Roussillon, constituait un front intérieur appuyé sur des fortifications sans intérêt pour la défense du pays. L'évocation par Vauban des factions qui pourraient s'emparer de ces fortifications disséminées dans le pays est un argument pour entamer le fétiche des appareils fortifiés, la fascinante monumentalité d'une quel-

conque place forte assimilée au Pouvoir. Le Roi devrait renoncer à un fragment de son épiderme pour sauver sa peau.

En 1693, Vauban réitère avec le mémoire intitulé Places dont le Roi pourrait se défaire en faveur d'un traité de paix sans faire tort à l'Etat ni affaiblir sa frontière. L'année 1693 est une des plus sombres du règne de Louis XIV. A une série de défaites ou de coûteuses et laborieuses victoires s'ajoute une très mauvaise moisson. Le sous titre du mémoire dit bien son objet: "Les avantages qui pourraient en revenir à Sa Majesté par l'épargne de beaucoup de troupes et d'une grande dépense, sans compter que la jalousie de ses voisins plus considérables, qui sont les Allemands et les Hollandais, mêmes Italiens, serait éteinte ou fort diminuée par le sacrifice qu'elle en ferait".

Les places en question (pour la frontière des Alpes: Casal, Suse, Pignerol, Montmélian, le château de Chambéry, le fort des Allinges, Nice, Villefranche, Montalban, La Turbie, Sospel, Saorge et Dolce-Aqua) ne seraient pas systématiquement rendues ni rasées, mais feraient, cas par cas, l'objet d'une négociation. Philipsbourg, une fois rasé, devrait être rendu aux Allemands. "C'est la meilleure entrée que nous ayons en Allemagne, mais c'est cela même qui nous attire les Allemands et qui nous les fait ennemis". L'arasement des places fortes a un effet de désarmement bilatéral. D'autres places sont enclavées dans des territoires qui ne suffisent même pas à leur entretien, comme Fribourg et ses châteaux. Négocier sans combattre n'est évidemment pas dans les habitudes du monarque. L'intervention de l'économie dans le raisonnement est une chose nouvelle. Ce serait "une très bonne affaire pour le Roi", "plus de 10 millions et 400 000 livres par an".

Pour le roi chaque place forte importe autant que si cela était un membre de sa personne. Ses guerres sont des mosaïques, des batailles provinciales de pouvoirs personnalisés. Pour Vauban, chaque place forte c'est un effectif donné, une quantité de vivres, un Etat-Major, des morts, des blessés, des malades et des déserteurs, c'est un centre d'où doivent partir des informations, c'est une certaine quantité de richesse consommée et qui doit, en retour, en produire, ou du moins protéger les lieux où elle est produite. L'antagonisme est flagrant entre le roi aux fantasmes planétaires mais à la stratégie provinciale et le technicien qui s'obstine à tout rapporter à l'économie. Il indique le gaspillage qu'il



se sent le mieux qualifié pour désigner, tout en laissant bien deviner que dans les activités humaines il n'y a pas de cloisonnement. L'armée elle-même est tenue d'être rentable, c'est-à-dire de se tenir sur des bases que l'assaillant ne pourra pas transgresser. La frontière est alors quelque chose comme l'opération économique de l'armée.

L'idée de Vauban de faire de la France un "pré carré" aisément défendable n'était qu'une idée. Il s'efforçait de la traduire sur le terrain, mais le système n'était que dans sa tête. L'idée exprimée dans des mémoires circonstanciels connut un siècle plus tard un avatar curieux. Un Recueil de mémoires sur la grande quantité de places de guerre qui subsistent en France fut publié en 1788, sous le nom de Vauban, par les destructeurs de la fortification, partisans d'un corps d'armée plus étoffé (Guibert). Le nom et le prestige de Vauban furent donc utilisés contre son œuvre et ses principes. Choderlos de Laclos dit même de lui qu'il avait passé sa vie à construire d'une main ce qu'il détruisait de l'autre.

Carnot, revendiquant l'héritage de Vauban, présentait, la même année, un Mémoire au sujet des places fortes qui doivent être démolies ou abandonnées, ou examen de cette question: "Est-il avantageux au roi de France qu'il y ait des places fortes sur la frontière de ses Etats?" Selon Carnot, les places fortes, économisant les hommes, les réservent pour les travaux pacifiques.

On voit à travers cette polémique que l'organisation de la frontière, loin d'avoir l'évidence que semble lui donner la pensée de Vauban, est aussi un enjeu idéologique, l'idéologie étant la noble matière derrière laquelle se dissimulent les ambitions personnelles. Plus globalement, la Défense s'annonce comme un marchandage d'idées au service d'intérêts particuliers.

R.S.

Références:

A. de Rochas d'Aiglun, Vauban, sa famille et ses écrits: Ses Oisivetés et sa correspondance, Berger-Levrault, 1910.

Pierre Goubert, Louis XIV et vingt millions de Français, Fayard, 1966.

Louis Marin, Le portrait du roi, Editions de Minuit, 1981.

Dans les deux cas, la mise en valeur de différences fondamentales entre la culture opprimée et la culture dominante sera au centre de la revendication d'un droit à l'existence pour la première. Nous voudrions montrer ici en quoi une telle approche, bien qu'immédiate, est par elle-même extrêmement fragile et ne peut conduire les défenseurs de ces cultures minoritaires qu'à l'isolement, la vie sociale dans les régions concernées, notamment pour ce qui est de l'espace occitan, à une décadence toujours plus accentuée.

Culture et frontière culturelle

Il nous suffira de bien définir le mot culture pour dévoiler les ambiguïtés nombreuses qui grèvent les discours visant principalement à affirmer la spécificité de la culture occitane.

Le mot culture est de ces mots qui ont dans le langage courant plusieurs acceptions, ce qui peut conduire, lors de leur emploi, à certaines confusions. Le terme de culture désignera souvent les créations littéraires et artistiques d'une société, voire ses créations scientifiques et techniques. Il pourra prendre une acception beaucoup plus superficielle, et désignera alors l'aptitude de quelqu'un à parler, "bien à propos", de telle création moderne, jugée particulièrement novatrice, tout en sachant se référer à quelques œuvres fondamentales, "piliers de la Civilisation".

Nous retiendrons pour notre part une définition beaucoup moins partielle que les deux précédentes, et désignerons par culture "l'héritage social que l'individu acquiert de son groupe, l'ensemble des modes de vie d'un peuple, sa façon de penser, de sentir, de croire", de dire, de créer; "elle est un ensemble de techniques, élaborées au cours de l'histoire, qui doivent permettre à l'individu de s'adapter à la fois au milieu extérieur et aux autres hommes". (+)

Cette définition du mot culture intègre bien, mais en le précisant, cet ensemble vague d'éléments dont les défenseurs des minorités soulignent la spécificité. Elle est relative à l'ensemble des éléments qui constituent notre mode de vie, c'est-à-dire l'organisation de notre vie quotidienne: forme et fonctions de la famille et des autres institutions sociales (villes et vil-

lages par exemple), types d'activités, notamment productives, façon dont on se nourrit, dont on se loge (architecture, etc), modes d'expression (langue notamment), croyances, religieuses et autres, etc. Elle intègre aussi cette dimension considérée souvent comme plus noble qu'est la création littéraire ou artistique, individuelle ou collective, que désigne la première acception du mot culture telle que nous l'avons rappelée.

Héritage social, la culture est un produit de l'histoire du groupe, du peuple considéré. Est-il dès lors possible de parler de culture sans faire référence au moins à une période de l'histoire? On nous parle parfois d'une culture occitane, essentiellement rurale, que l'on oppose au monde inhumain des grandes villes industrielles d'aujourd'hui; sait-on que cet espace occitan était jadis, alors qu'il rayonnait culturellement sur une bonne partie de l'Europe, un espace de grandes villes?

C'est en fait plutôt le processus historique lui-même d'élaboration de la culture qui peut être retenu comme spécifique, et notamment la permanence de certaines "solutions" fondamentales au problème de l'organisation de la vie sociale. Ainsi une organisation polygame ou au contraire une organisation monogame de la famille est un trait de culture fort, parce que fortement enraciné dans les sociétés qui adoptent telle ou telle solution: il ne semble être remis en cause que lors de contacts conflictuels entre des organisations sociales différentes et leur abandon manifeste une période de crise profonde. De même, la permanence d'une création littéraire ou artistique quelconque, dans son développement même, pourra être retenu comme caractéristique d'une culture donnée.

L'un des principaux moteurs de ce processus historique est le développement (ou l'absence de développement) de nouvelles formes de production ou d'échange. Ainsi, le développement de la production industrielle de type capitaliste a-t-il provoqué de profondes transformations dans les modes de vie en Europe, notamment, depuis le milieu du XVIII^e siècle, et plus encore au cours du XX^e.

À quoi peuvent tenir les constances du processus historique de création de la culture à partir d'elle-même par les hommes qui y participent constamment qui permettent de caractériser ce processus donc cette culture? Elles tiennent d'une part, à notre avis, au fait que les solutions essentielles aux problèmes de l'organisation soci-

Frontière culturelle et revendication occitane

La régression des langues et cultures aujourd'hui minoritaires est généralement analysée par leurs défenseurs non comme une infériorité intrinsèque de ces dernières mais comme un phénomène de domination. En réaction, ceux-ci sont amenés à affirmer la richesse de leur langue, de leur culture, puisant pour cela les justifications ou les éléments de leurs démonstrations tantôt dans l'histoire, la richesse de la création littéraire passée, voire présente, tantôt dans la mise en valeur d'un mode de vie "authentique" et différent, différent de celui de nos sociétés industrialisées, urbanisées, aliénant, qui caractériserait le monde moderne.

ale de la vie quotidienne vont s'imposer aux individus comme naturelles, c'est-à-dire comme les possibles, et non pas comme culturelles, c'est-à-dire produits de l'homme social. Parce que l'enfant vit depuis la nuit des temps, en Europe, dans le cadre d'une famille monogame, la polygamie lui semble, une fois qu'il est adulte, une chose odieuse, contre nature, que seuls des peuples primitifs et barbares peuvent adopter; parce qu'elle est une pratique millénaire, l'interruption volontaire de grossesse ne pose aucun problème moral au Japon, à la différence de l'Occident. La société transmet ses valeurs à ses membres dès leur plus jeune âge, dans le cadre de la famille ou de l'organisation tribale, par l'intermédiaire de ses prêtres, ses conteurs, ses enseignants, etc; pour cela, elle ne jouera pas sur la raison mais sur la sensibilité des individus, ce qui a pour effet de donner un statut de transcendance à ces valeurs, à ces principes d'organisation, donc une force toute particulière. De même, au cours de ce processus de socialisation, les individus vont acquérir la maîtrise des techniques de production, de communication, etc, élaborées par leur groupe au cours de son histoire, et participeront ensuite du mouvement de création de cette société.

Par ailleurs, un deuxième élément nous permet de rendre compte, nous semble-t-il, de ce processus historique qu'est la culture: c'est l'aptitude plus ou moins grande qu'ont les sociétés à permettre, voire provoquer, le changement puis à s'y adapter. En effet, suivant les sociétés, les principes d'organisation de la vie sociale seront codifiés de façon plus ou moins stricte, ce qui autorise plus ou moins d'adaptation, d'innovation. On peut opposer de ce point de vue, par exemple, les sociétés occidentales aux sociétés de castes en Asie: les premières n'ont jamais assigné de manière aussi stricte que ne l'ont fait les secondes, en se fondant sur la religion qui confère par essence le statut de la transcendance, la place de chaque individu dans la société.

Compte tenu de notre définition, nous pouvons prétendre qu'il y aura, entre deux peuples donnés, frontière culturelle lorsque nous serons en présence de deux cultures différentes, c'est-à-dire de techniques d'organisation, de production et de communication différentes ou d'aptitudes à l'adaptation et l'innovation différentes. Nous pouvons par exemple sans aucune peine tracer une frontière culturelle entre les sociétés de pas-

tes d'Asie et les sociétés occidentales puisque les deux types de critères se retrouvent; nous pouvons aussi tracer sans grande peine une frontière culturelle entre l'Occident et le Japon, les modes de vie (habitat, nourriture, rapports



d'individu à individu, etc), de pensée, d'expression (langue notamment) y étant fort différents de chez nous, même si la société japonaise semble d'une aptitude remarquable à l'adaptation au changement, chose en quoi elle ressemblerait aux nôtres.

Quelle revendication occitane?

Va-t-on pouvoir, à partir de ces éléments, souligner l'éventuelle spécificité d'une culture occitane, et notamment par opposition à la culture qui la domine, supposée exister, la culture française?

L'existence d'une langue occitane, sous ses différentes formes dialectales, atteste l'existence d'une culture spécifique, dans la mesure où la langue est un instrument primordial de communication. Le fait que certaines formes d'organisations sociales aient été historiquement sensiblement différentes dans l'espace occitan (mais pas seulement lui) et dans la France du nord de la Loire (mais pas seulement elle) témoigne aussi de l'existence d'une frontière culturelle entre France et Occitanie, du moins à ces époques; nous pensons par exemple à l'inexistence du domaine féodal proprement dit en Europe du sud, au Haut Moyen Âge, ou encore, pour prendre une époque plus récente, à la persistance de la famille de type patriarcal dans cet espace, par opposition à l'Europe du nord. Ces différences sensibles peuvent se prolonger d'une étude de la spécificité des "productions" occitanes par rapport à celles de la France du nord, au niveau de l'architecture, de la littérature, etc. Mais la prudence est de règle, car "différences" ne permet pas de conclure à opposition; d'ailleurs, l'espace occitan lui-même se caractérise par de sensibles différences: l'architecture du Queyras ne rappelle pas celle du Larzac ni celle du Limousin, celle du bas Dauphiné occitan est sensiblement la même que celle du haut Dauphiné, nous semble-t-il; l'expression musicale et les danses du Limousin ou d'Auvergne ont sans doute plus de parenté avec celles du Berry qu'avec celles de la Provence ou des Vallées occitanes d'Italie.

Là n'est pas, nous semble-t-il, l'essentiel. La mise en évidence de la spécificité de la culture occitane par opposition à la culture française devrait se faire par une analyse des processus historiques d'organisation, de création, et de communication de ces deux sociétés, et la mise en évidence des constances relatives à ces deux processus. Elle ne peut se faire en mettant seulement en avant telle ou telle particularité, fut-

elle apparemment importante, si elle ne permet pas de rendre compte de la particularité du processus historique en développement.

Quoi qu'il en soit, nous nous contenterons de souligner ici qu'en ce qui concerne l'espace occitan, ce processus spécifique d'organisation, de création, de communication a cessé de fonctionner de manière autonome! Du fait d'une intégration forcée à l'ensemble français, au niveau politique, culturel, et surtout économique, du fait d'une démission d'une partie de la classe industrielle méridionale, d'une concentration des pouvoirs économiques et politiques hors des régions occitanes, la société occitane s'est aujourd'hui très largement décomposée, ses ressorts propres ont été brisés. La domination culturelle, l'extermination de l'occitan, ravalé pour cela au rang de patois, une maîtrise des processus de socialisation, de communication par l'Etat français ont été le moyen de cette intégration sociale que renforçait l'accélération de l'intégration économique. Il en est résulté un processus de sous-développement progressif, de désagrégation de l'espace occitan.

Il ne peut être question dès lors, nous semble-t-il, de revendiquer un quelconque retour aux sources, de rechercher derrière nous principalement une issue au problème que pose le vide social de plus en plus grave qui frappe les régions occitanes. La grandeur passée de la culture occitane n'a d'égale que la misère actuelle, économique, sociale et culturelle des régions occitanes dans leur ensemble aujourd'hui et ne nous semble d'aucune manière pouvoir y remédier. Par ailleurs, la valorisation d'un mode de vie subsistant, sous prétexte qu'il reste principal porteur de la langue occitane et d'une soi-disant authenticité (nous pensons ici à la petite paysannerie occitane) ne nous paraît pas non plus de nature à résoudre ce problème.

Nous avons au contraire le sentiment que c'est de l'avant qu'il faut aller! Il s'agit de ne plus accepter la prolétarianisation croissante à laquelle sont soumises les régions occitanes, inverser le processus de sous-développement en un processus de développement. Ce vaste programme suppose notamment à notre avis:

- que le processus de sous-développement régional soit bien compris par les gens qu'il frappe comme conséquence logique d'une intégration inégalitaire toujours plus forte à l'espace français; la compréhension de ce processus doit

amener au rejet de tout fatalisme. La valorisation de la culture occitane passée, ainsi que la comparaison avec le Piémont et la Catalogne, deux espaces économiques et sociaux voisins et dynamiques, permettent de montrer que l'espace occitan n'a pas pour vocation d'être à la traîne de la France, en attendant de l'être à celle de l'Europe.

- que soient mobilisées toutes les énergies disponibles à ce programme de revitalisation. A ce niveau, d'ailleurs, la valorisation de la langue, la revitalisation des échanges qu'elle permet, nous semblent de nature à accroître les motivations; la langue occitane sommeille en la plupart d'entre nous, et avec elle cette volonté de revoir vivre véritablement l'espace social auquel elle se rattache.

- que soient comprises les dimensions politiques et économiques, dans le cadre d'une Europe, d'une économie mondiale extrêmement moderne, concentrée en grands groupes industriels, d'une telle tentative de redéveloppement. Il ne s'agira pas seulement de recréer des micro-activités dans ces zones défavorisées, ni de sauvegarder à tout prix les activités existantes, même si ces actions sont très importantes, mais aussi de favoriser la création d'activités beaucoup plus conséquentes, à l'échelle de cette économie moderne.

L'effort de décentralisation du gouvernement socialiste, malgré toutes ses hésitations (+), nous semble constituer un premier pas, un cadre qu'il nous faut absolument, et avec détermination, utiliser dans ce sens. L'ambition est de taille, celle d'une société à reconstruire!

Jacques JAUSSAUD

membre de l'Institut d'Etudes Occitanes des Alpes et de Haute Provence

(+) D'après Clyde Kluckhohn, Initiation à l'anthropologie, Dessart, p. 25.

(++) Elles sont frappantes, comme en témoigne le peu d'ardeur dont font preuve les autorités politiques pour ce qui concerne la mise en place d'un enseignement décent des langues minoritaires et leur accès aux grands moyens de communication, conformément aux engagements de F. Mitterrand (voir "La France au pluriel"): il est de notre devoir, pour cela comme pour le reste, de faire avancer les choses...



Intermède

Les Vacances

comme si

vous y étiez

37 cartes postales

En principe, j'arriverai à Oulx, le 13 juillet à 11h 11 (matin bien sûr!), heure italienne c'est-à-dire, je pense, midi onze. En cas de contre ordre je téléphonerai.

Cher papa je mamusbien avec lucie seulement parce que vincent est à la ciota. Je t'embrasse bienfort

Ma belle Claire, comme tu vois, l'eau du lac est très bleue et le ciel aussi. Vois tu combien de drapeaux? La Suisse, qui est un pays si petit, a au moins vingt cinq drapeaux différents. Je t'embrasse.

Mes amis me ramènent seulement dimanche. J'arriverai trop tard à Marseille pour aller chercher le foie des chats.

De Damas aussi belle qu'avant je vous salue et je vous présente ma profonde reconnaissance. Il y a de nouveaux quartiers et des audacieux projets d'acheminement d'eau. Les projets assurent l'approvisionnement de Damas jusqu'à 2020.

En route vers l'Autriche le Danube nous a retenus un moment. Ulm est une très jolie petite ville mi ancienne mi neuve de part et d'autre de son fleuve. Le soleil est avec nous après une tempête de grêle dans le Jura souabe. Amitiés.

Quel dommage que nous ne soyions jamais ensemble dans le soleil! On s'ennuie de vous.

J'ai trouvé aujourd'hui une chambre à l'épicerie en face de l'hôtel. Nous continuerons à prendre nos repas à l'hôtel et nous resterons à Névache jusqu'au 10 août au matin.

Tu vois où je suis. Je n'aime pas du tout ce genre d'endroits. C'est tout faux et ça pue le fric. Mais il faut dire que c'est bien organisé et bien ensoleillé. Je vous embrasse tous.

C'est plutôt dépayçant, par ici, sous tous (ou presque) rapports, mais tout le monde il est gentil, cela change de chez nous. Bien cordialement.

Notre voyage se déroule comme une horloge bien remontée, avec beaucoup de visites de tombeaux et de temples stupéfiants par leurs dimensions et l'ingéniosité des gens qui les ont faits. Cela ne nous empêche pas de penser à vous et de trouver encore la force de vous l'écrire. Bons baisers.

Je suis ravi de tout ce que je vois dans ce pays aussi intéressant par son côté moderne que par les traces qu'ont laissées les civilisations indiennes. Le temps en plus est superbe et doux, ce qui ne gâte rien et n'empêche pas de penser à vous.

Site merveilleux. Ahuris de bonheur nous vivons un rêve. Mal de mer oublié. Tendresses.

Dans quelques jours sur le chemin du retour permettez-moi de vous adresser mon meilleur souvenir. Cette région est toujours des plus attachantes et les montagnes environnantes livrent leurs secrets.

Nous partons demain pour Sofia, enrichis de nombreuses expériences. Nous avons vu deux mille pélicans au nid. Bernard a fait naufrage et récolté des sangsues dans son slip. Nous avons subi les taons et les anophèles.

Nous voici à St Malo, après être passés par le Mt St Michel, d'abord par temps gris, avec brume et maintenant avec soleil et ciel bleu, mais toujours un vent pénible. Pensons rentrer par la Suisse normande.

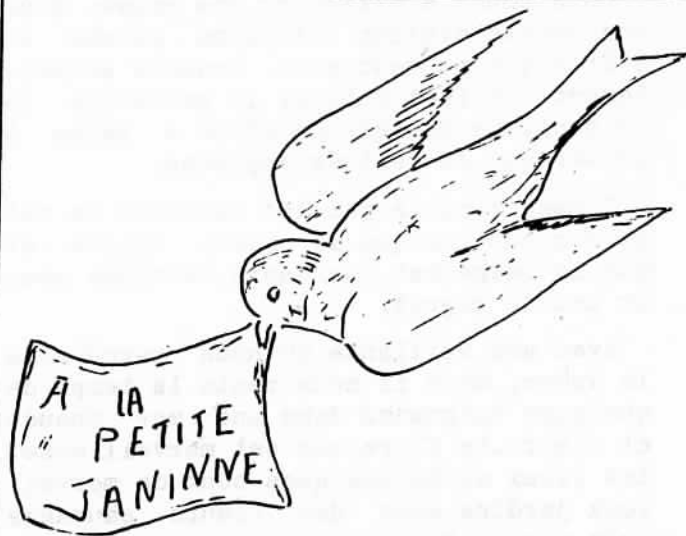
On chante ce soir la Traviata mais je serai déjà reparti. Le brouillard abonde. J'espère que le soleil est avec vous. Cela prouverait qu'il existe encore. Bien affectueusement.

Ma petite caille, on mange du riz cantonnais en écoutant de la musique pop, on fait du vélo sous la pluie. On ne se croirait jamais au Népal. On va partir plus loin. Je t'embrasse.

Nous aurons beaucoup vu, peut-être un peu retenu. Beau temps, groupe sympathi-

que. Le pays a du caractère et la solitude de ces monts désertiques est assez prenante. Baisers.

Assez bon voyage malgré le froid intense au départ. Il ne fait pas beau. Neige fine et ciel très bas. L'hôtel est confortable et ennuyeux avec des gens qui passent leur vie à changer de tenue. Je suis presque habituée à mes nouveaux skis.



Le voyage éclair à Oslo tire à sa fin et avant de reprendre mon avion de retour, un malheureux Métropolitain, bi-moteur, je me dépêche de vous envoyer mes pensées les plus nordiques possibles. Bonnes vacances.

Il ne fait pas bien beau dans ce pays, beaucoup de nuages pour le moment. On mange mille fois trop (un yaourth plein de grumeaux et petites peaux extraordinairement bon. Je cracherai sans doute dessus à Paris pourtant...) On va revenir obèses. Heureusement, on fait du sport

Londres avec le beau temps! Très amusant de voir ces gens avides de soleil juchés sur des fontaines et des statues ou étendus sur le gazon même des squares

Les meilleures choses ont une fin et demain nous reprenons la route des Alpes Le col de la Cayolle et les Gorges de Daluis nous ont séduits et à Coursegoules, après un orage inattendu, nous avons trouvé un temps merveilleux.

Un circuit sicilien et une pause dans une petite station balnéaire proche de l'Etna qui ne veut rien cracher actuellement ont fait oublier la grisaille de la banlieue parisienne et on a peine à penser que la rentrée approche.

Sommes conquis par les vacances de neige surtout lorsque le soleil brille et que la neige est abondante. Rentrons avec un peu de regret.

Avec une vaillante R8 nous parcourons la Grèce, mais il nous reste le temps de quelques baignades dans une mer chaude et claire. La floraison est merveilleuse, les lieux archéologiques sont de merveilleux jardins avec des fleurs sauvages très vives. Bons baisers.

Nous vous attendons le 7 août à Bourdarue au seul hôtel du coin qui a la prétention de château! A bientôt. Quelle fatigue!

Toujours à la recherche de l'équilibre entre le tourisme et le travail (ça existe).

Connaissez-vous Lodève? C'est gai, gai gai! Très vivant le jour... Animé tard la nuit... Plein de gens sympathiques... Des commerçants affables... On se demande pourquoi l'été venu, les gens se précipitent sur la Côte d'Azur au lieu de venir

faire de ce petit Eden l'Enfer!

La Guadeloupe n'est pas si mal que ça et nous allons bientôt devenir de véritables champions de planche à voile. La nature est d'une beauté extraordinaire et la perspective de passer les fêtes du nouvel an au soleil sur la plage n'est pas désagréable.

Tout nous a surpris ici. C'est un dépaysement total. Le désert est partout et Lima une grande oasis.

La carte est de Florence mais j'écris à Venise. C'est un endroit charmant mais je ne trouve pas ça romantique du tout. Plutôt comique, amusant. J'ai tout le temps l'impression que tout est un peu faux. Une jolie représentation bien organisée. Je m'amuse très bien.

Chers tous, nous sommes bien arrivés à 1h du matin dans une maison glaciale. On se croirait au Rosier.

Vous n'aurez pas besoin d'aller me chercher à Ulzio, car je redescendrai directement de Modane avec une camarade. L'orage, la grêle, la neige nous ont obligé à modifier quelque peu notre itinéraire... et nous ne savons pas quel jour nous arriverons. Bons baisers.

Cette reproduction, il va de soi, est mauvaise, car la couronne d'Otton 1er brille en réalité d'un éclat plus vif. Vienne où il pleut averse me déçoit quel que peu: son architecture civile est lourde et massive. Ses musées par contre sont étonnants de richesses. Au Kunsthistorisches Museum, une salle entière est consacrée à Breughel l'Ancien.

Tout a une fin, même un magnifique séjour à Venise. Hier régates historiques et régates de gondoles sur le Grand Ca-

nal: extraordinaire de grandeur et de couleur. Un Canaletto, un Guardi!

On ne relit pas assez les vieilles cartes postales. C'est un tort. Elles recèlent des trésors de littérature involontaire qui méritent bien l'exhumation. Avec la photographie, la carte postale est la forme moderne de la littérature de voyage (souvenirs, impressions, journaux). C'est aussi un type de message particulier, mélange d'amitié et de remords. Le sens du voyage à notre époque s'y dessine: vitesse, déception, organisation, spectacle.

Les lecteurs de la revue Le Fou parle verront à juste titre dans ces 37 cartes postales un hommage à Georges Perec et un clin d'oeil rappelant ses "Deux cent quarante-trois cartes postales en couleurs véritables", publiées dans le numéro 8 (octobre 1978) de ladite revue.

R.S.



Novel Temp

Au sommaire du numéro 18 de Novel Temp, ces cahiers de culture et d'études occitanes alpines, on note plusieurs articles de linguistique (dont l'un sur le dialecte occitan de L'Arboûna, Val Grana), un article sur le chant dans les vallées Vaudoises, des pages de littérature occitane ancienne et moderne et un article sur le tourisme dans les vallées occitanes. On peut se procurer la revue en France en écrivant à P. Martel, 97, rue de Charonne, 75011 Paris. L'adresse de la revue est: Associazione Soules-trelh, Piazza della Vittoria n° 29, 12020 Sampeyre.

La Frontière briançonnaise

Le déclin commercial

La coupure de 1713

La Guerre de Succession d'Espagne et le Traité d'Utrecht (1713)

a) Le déroulement des opérations sur le terrain.

En 1703, alors que la guerre fait rage depuis 2 ans, Louis XIV, peu sûr de son allié savoyard, lui déclare la guerre et l'envahit. Le rôle des Briançonnais consista, comme à l'ordinaire, à "garnir l'étape" pour les troupes de passage et à essayer de se faire rembourser par le roi les dépenses engagées!

Le siège de Turin, en 1706 fut un désastre de même que la campagne de 1707. A partir de 1708, la campagne fut confiée au Maréchal de Villars qui s'installa à Oulx. Les assauts de Victor Amédée de Savoie furent nombreux. Villars fit consolider en toute hâte, sur les crêtes et notamment du col de Granon au col de Buffère, des redoutes et des petits remparts de pierre sèche, toujours visibles, construits au XVIème siècle par Lesdiguières. Mais tant de revers militaires montrèrent combien il était important de fortifier les points par lesquels une armée ennemie pouvait s'infiltrer. Vauban le comprit. En 1709, c'est Berwick qui dirige les opérations, et elles ne furent pas plus glorieuses que les précédentes pour les armées du roi.

b) Les causes profondes de la guerre

Charles II d'Espagne qui est mourant n'a pas d'enfant. Son successeur peut être soit un Habsbourg, soit un Bourbon. Louis XIV songe à un partage de l'Empire espagnol, mais le roi d'Espagne qui veut conserver l'unité de ses possessions désigne comme héritier le petit fils de Louis XIV, le duc d'Anjou qui à la mort de Charles II devient le roi Philippe V. Inquiets de l'accroissement de la puissance de Louis XIV, l'Angleterre, les Provinces Unies et l'Empereur s'allient contre la France en 1701.

Cette guerre interminable lasse tous les adversaires et en 1713, la paix est signée à Utrecht.

c) Le traité: 11 avril 1713.

Les pourparlers entamés à Versailles en 1712 se terminèrent par la signature du Traité d'Utrecht.

Malgré les clauses de la charte de 1343 interdisant le démantèlement des communautés et en dépit des conditions du Transport du Dauphiné à la France, stipulant que le roi ne pouvait aliéner ni démembrer la province, la France, à côté de Terre Neuve et de l'Acadie, et de quelques places fortes à la frontière des Pays-Bas, acceptait d'abandonner au duc de Savoie, devenu roi de Sicile, les vallées de la Doire, du Cluson et de la Valtorta, de façon à délimiter la frontière suivant la "crête des eaux pendantes". Les revenus étaient évalués à 200.000 livres. La France récupérerait la vallée de Barcelonnette dont "les eaux pendaient vers la Provence". Cette vallée dont les revenus étaient évalués par les services royaux à 60.000 livres était dépourvue de fortifications et à ce sujet-là, Vauban, qui connaissait

l'intérêt stratégique de la Région, dit au roi "Sire, vous avez cédé un pays d'où vos sentinelles criaient "qui-vive" aux portes de Turin".

Quant à Berwick, il essaya sans succès de persuader le roi de garder les Escartons.

Ainsi, 3 des 5 Escartons passaient à la Maison de Savoie, et 32 communautés sur 51 n'étaient plus "briançonnaises".

Ce sont là les conséquences géographiques immédiates, mais il s'ensuivit des conséquences politiques, économiques et linguistiques.

Les conséquences.

De Vauban à Mussolini.

a) Conséquences politiques

C'est sans doute celles qui ont été le moins rapidement ressenties. En effet, la vie des Escartons continua à 2 au lieu de 5.

En France, Louis XV et Louis XVI confirmèrent la charte mais avec la réunion des Etats à Vizille, les Briançonnais sont inquiets. N'ont-ils pas depuis des siècles mis en pratique l'égalité devant l'impôt et l'égalité civile? Leur commerce est libre et indépendante leur administration. Craignant de perdre leurs privilèges, ils font réimprimer en français leur charte. Nul ne pensait que l'on pourrait la supprimer et les habitants de Villar-d'Arène et de La Grave, sûrs qu'ils étaient des conditions financières favorables dont auraient dû continuer à bénéficier leurs voisins d'outre Lautaret, demandèrent dans la nouvelle organisation administrative qui se créait -les départements- à être rattachés à Briançon. Voilà pourquoi ce canton est haut-alpin. Mesurant plus tard leur déconvenue, ils envisagèrent leur intégration à l'Isère. De nos jours, l'ouverture hivernale du col du Lautaret ne pose plus le problème en termes semblables (...).

Ainsi, malgré tous leurs efforts, les Briançonnais ne purent empêcher le vent révolutionnaire de la nuit du 4 août de supprimer définitivement les particularismes jusque là respectés. On peut se demander si les Briançonnais, se présentant à 51 communautés au lieu de 19 n'auraient pas obtenu gain de cause.

11 avril 1713, 4 août 1790, deux dates funestes. Si funestes qu'en 1797 un mémoire rédigé à Briançon réclamait la reconstitution des Escartons par le rattachement des vallées perdues. Aucune suite ne fut donnée et l'on négligea même,

pendant la période napoléonienne, d'intégrer à l'arrondissement de Briançon les anciennes communes, placées dans celui de Suse.

Côté padan, les Escartons savoyards obtinrent de leur nouveau souverain en 1713 qu'il reconnût



leurs droits hérités de la charte de 1343. Ils ne devaient les perdre qu'avec Napoléon. En effet, redevenus français par les victoires impériales ils furent incorporés au département du Pô dont la préfecture était à Turin. Ils dépendaient de la sous-préfecture de Suse. Lors des traités de 1815, lorsque le Piémont reprit rang d'Etat indépendant, il ne fut plus question des libertés et privilèges d'antan.

Ainsi fut créée la frontière, par des décisions politiques arbitraires. Les conséquences économiques en furent considérables.

b) Les conséquences économiques

Les revers de la politique accablaient donc Briançon d'une frontière. De ce désastre naquit une petite compensation: cette frontière devait être fortifiée et cela "allait faire rouler un peu d'argent" (R. Blanchard, Les Alpes occidenta-

les, tome V, p.963) dans un pays que l'incessant passage des troupes avait fini par appauvrir. Briançon devint donc une ville garnison. Il faut remarquer qu'il en fut de même à Bardonnèche, Oulx et surtout Césane au pied du Genève et commandant le fort du Chaberton.

Ainsi, par exemple, en 1723, 1500 militaires cantonnaient dans la ville militaire du Fort des Têtes alors qu'il y avait 3600 habitants à Briançon. En 1891, 3500 habitants et 2000 soldats; en 1911, 4900 habitants et 3000 soldats; en 1913, 4500 habitants et 4000 soldats.

Le rôle guerrier a donc remplacé celui du trafic. Le pays, en définitive, n'a pas gagné grand chose. De plus, jusqu'en 1860, le Genève avait perdu son rôle prépondérant au profit du Cenis, plus avantageux à l'habileté politique du roi de Sardaigne. Les foires de Briançon, sans disparaître, perdent leur importance. Donc, devenu pays garnison, le Briançonnais italien et le Briançonnais français eurent à subir les contre-coups de tous les conflits qui ensanglantèrent l'Europe depuis les guerres de la Révolution jusqu'à celui de 1940. Ce furent des combats de "frères ennemis". Chaque vieille famille de Névache ou de Saint-Chaffrey avait de la parenté à Oulx, Césane ou Rochemolles... Il fallut pourtant se battre, et l'armistice fut un soulagement. (...)

C) Les conséquences linguistiques

Lorsque les Briançonnais d'outre-mont furent incorporés au Piémont, leur langue naturelle était un dialecte franco-provençal comme en Queyras et en Briançonnais. La langue officielle était le français. L'administration piémontaise n'y voyait aucun mal, la bonne société turinoise, d'ailleurs ne s'exprimait souvent qu'en français.

Les choses allaient changer avec le royaume d'Italie. En effet, si en 1850 tous les habitants sachant lire et écrire le font en français les communes totalement francophones ne sont plus que 11 en 1901. Toutefois, on peut dire que jusqu'en 1925, toute la population "savait" le français. Mais les restrictions que Mussolini impose aux émigrants, même temporaires, limite les occasions de s'exprimer en français, voire d'apprendre la langue; de plus, l'italien est obligatoire à l'école, et le français interdit excepté au lycée et en faculté. L'isolement dû à la période 35-45 a fait le reste, quoiqu'on ne note pas dans ces vallées le phénomène d'italianisation du Val d'Aoste par l'immigration de populations italiennes du sud de la péninsule. Nous pensons qu'il faut voir là une moindre résistance de nos habitants, moindre résistance due sans doute à la faiblesse numérique et à l'absence d'une grande ville centrale comme la ville d'Aoste: Val d'Aoste, 100.000 habitants; Escartons italiens, 27.000, répartis en 3 vallées.

On peut dire maintenant que seuls les vieux autochtones de plus de 60 ans s'expriment entre eux en dialecte briançonnais franco-provençal et peuvent à l'occasion parler français. Les jeunes, pour leur part, parlent français parce qu'ils l'apprennent à l'école.

L'ouverture, somme toute récente, de l'économie locale au tourisme, et notamment aux Turinois et aux Milanais, ne fait qu'accentuer "l'italianisme".

De ce point de vue, la frontière est marquée, et bien que primitivement artificielle, elle s'est imposée. (...)

Pierre GUITER



Nouvelles Campagnes

La revue Nouvelles Campagnes alimente avec une belle énergie une réflexion sur les questions paysannes, "pour que prenne force un courant social, pour un changement de la qualité du travail et de la vie à la campagne". Lieu permanent d'enquête, de confrontation d'idées et de recherche collective, la revue est ouverte à tous. Quatre dossiers sont ouverts en permanence: politique agricole; enquêtes et analyses; luttes et mouvements sociaux (témoignages, analyses, débats); vivre à la campagne (études, témoignages).

Nous ne citerons que les articles en rapport avec les pays de montagne: le point sur la nouvelle politique agricole de la montagne (n°21/22 janvier; n° 23, avril); la crise des systèmes de production des gruyères (Emmenthal et Comté) (n° 21/22); le rapport de l'atelier des salariés des exploitations agricoles de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, dans le cadre des Etats Généraux du Développement Agricole, salariés réduits "de plus en plus à la condition d'un outil de travail" (n° 23).

Nouvelles Campagnes, BP 1154, 31036 Toulouse Cédex Le numéro: 26 F. Abonnement: 90 F (5 numéros/an).

La guerre pour les frontières

ITALIE - FRANCE 1940 - 1947

Les ambitions

Les rectifications

La Vallée Etroite

Après la très courte guerre de 1940 entre l'Italie et la France sur le front des Alpes occidentales, la fin du conflit mondial trouve renversées les positions du 23 juin 1940: en effet la France est parmi les vainqueurs, l'Italie parmi les vaincus. En France, précisément, d'aucuns pensent déjà à une réparation...

En ce temps-là, celui qui tire les fils de la politique française, c'est le général De Gaulle, gros personnage dont la ligne de conduite à propos de l'affaire de la frontière italo-française n'est pas bien claire. Aujourd'hui encore on ne sait pas ce qu'il pensait. D'une part, il proclamait n'aspirer qu'à quelques rectifications à négocier directement avec l'Italie; d'autre part, certaines de ses interventions étaient des initiatives annexionnistes d'une certaine envergure. On ne peut certes exclure qu'il ait voulu venger juin 40 ou que, dans sa volonté de grandeur que personne ne discute, frustré par les Alliés d'une place à la table de la paix, il ait voulu imposer la présence française en Italie. Ou bien peut-être ne faisait-il que marchander, demandant le prix fort pour obtenir ensuite plus facilement ce qu'il voulait. Nous avons recueilli une abondante documentation sur le sujet et cherchons ici à exposer brièvement les traits saillants de la question par pur souci de rappel historique et sûrement pas parce nous partagerions les querelles de gouvernements préoccupés de délimiter les frontières seulement sur des bases hydrographiques et de se disputer des lopins de territoires stratégiques. En revanche ne nous laisse pas indifférent le fait que, précisément pour réaliser une géographie politique fondée sur une frontière qui suivrait au mieux la ligne de partage des eaux, déjà dans le passé l'Italie et la France ont, hélas! démembré des zones ethniquement homogènes, comme les escartons briançonnais et la Savoie qui comprenait aussi le Val d'Aoste, pour les intégrer dans un nationalisme uniformisant qui a gravement amoindri le patrimoine des us et coutumes, de la culture, de la langue, des traditions.

Les antécédents

Au milieu de 1943, l'offensive anglo-américaine met l'Italie aux abois. Le 27 juillet, deux jours après la destitution de Mussolini, De Gaulle dévoile son jeu en disant que le temps est venu pour l'Italie de rendre ses comptes et que la paix ne serait ni valable ni durable si conclue sans la France. Cette idée, à savoir qu'il était d'une importance essentielle que la France participe aux négociations d'armistice, fut avan-

cée à nouveau par lui le 2 août. Mais le 3 septembre les Anglo-Américains se mettent d'accord pour signer l'armistice sans aviser les Français. De fait ils le concluent le 8 avec Badoglio. Ils notifient leur décision à De Gaulle qui enrage; il dira ensuite qu'il tient l'armistice italo-français du 23 juin 1940 pour nul (le 11 novembre 1942 l'Italie l'aurait violé en occupant des parties du territoire français), que celui du 8 septembre 1943 ne le concerne pas, qu'en conséquence la France est encore en guerre avec l'Allemagne et l'Italie et qu'on fera les comptes après. Toutefois dans un discours du 8 octobre, il déclare ne pas vouloir être dur envers une nation soeur. Mais il n'y a pas beaucoup de gens pour souhaiter la dureté comme le médiéviste bien connu Gustave Cohen qui désire l'annexion du Val d'Aoste, des vallées vaudoises, des escartons d'outre-monts tels qu'ils étaient avant 1713 (1) (Oulx, Pragelas, Château-Dauphin), en plus de Tende, la Brigue, etc.

Le 24 novembre 1943 fut élaboré par les Français le mémorandum d'Alger qui expose les mesures à prendre pour garantir à l'avenir la sécurité vis-à-vis de l'Italie. Outre qu'il s'intéresse à la Tunisie, à l'aire méditerranéenne, et au Haut-Adige (dont il souhaite le retour à l'Autriche), ce mémorandum propose le rattachement à la France d'"un certain nombre de populations ethniquement françaises", au moins pour les sauver d'une complète italianisation. Par ordre de priorité, venaient: A, les territoires des Alpes maritimes au-delà de la ligne de partage des eaux (Tende et Le Brigue), le Mont-Cenis, le Chaberton, tout le massif du Fréjus de manière à posséder tout le tunnel, le Petit-Saint-Bernard et les hauteurs dominantes; B, Le Val d'Aoste (étaient suggérées pour cette vallée trois autres solutions moins dures (2), parmi lesquelles celle qui a été réalisée de l'autonomie régionale); C, Les anciens escartons briançonnais de ce côté-ci des Alpes (c'est-à-dire la vallée de la Varaita en amont de Confin de Sampeyre, le Valcluson en amont de Fenestrelle, la vallée de la Doire Ripaire en amont de Chaumont. Pour les ex-escartons était prévue l'annexion après plébiscite, sauf pour la vallée de la Varaita (on voit déjà qu'on n'appelait les gens à se prononcer que là où la réponse était supposée favorable); en cas de plébiscite négatif, il faudrait au moins obtenir de l'Italie qu'elle donne à ces territoires un statut spécial. D, Pour les val-

lées de la Stura et du Gesso, "qui ont une très grande ressemblance avec la région de Nice" il serait nécessaire de faire des études pour juger si l'annexion serait opportune ou non.

Mais la fin de la guerre et le "réglement des comptes" ne sont pas si proches. En attendant, le C.D.L. (Comité départemental de libération) de Savoie prend fermement position en faveur de l'annexion du Val d'Aoste, annexion qui correspondrait selon lui au désir de 80% des Valdôtains (affirmation fautive, ainsi qu'on le verra). Pour la part l'Etat-Major de la défense nationale du gouvernement provisoire français prévoyait en date du 25 janvier 1945, que les Français occuperaient, au minimum, les secteurs des Alpes maritimes, des ex-escartons et du Val d'Aoste et, au maximum, aussi une zone permettant d'accéder au Val d'Aoste même en hiver par Turin et Ivrea. Fin juin 1944, De Gaulle était venu en Italie et avait décidé de rétablir les relations diplomatiques avec notre pays (ce qui fut réalisé en fait en mars 1945), disant toutefois que la réconciliation ne pourrait être "totalement gratuite", car il avait résolu d'assurer à la France des avantages "très limités mais très précis". Le 2 mars 1945 la délégation française au conseil des ministres des affaires étrangères déposa de façon officielle un mémorandum qui revendiquait Tende et La Brigue, le Chaberton, le Thabor, le Mont-Cenis et le Petit-Saint-Bernard.

Devant ce comportement, les Italiens comme les Anglo-Américains sont déjà en alerte dans la Péninsule. Le jour de l'an (3) 1945, Cadorna (4) et Parri demandent au maréchal Alexander et au général Clark (rencontre de Caserte) de chercher à limiter au maximum l'intervention française sur le sol italien; Macmillan en est d'accord mais Clark conclut à l'utilité des Français pour immobiliser militairement des troupes allemandes. Churchill et Eden sont finalement d'avis de laisser faire et en avisent Eisenhower; à tout hasard on recommande à la France de presser encore l'ennemi, mais de se retirer au-delà de la frontière dès que cette pression ne serait plus nécessaire. En passant, on remarque entre les troupes françaises et les partisans italiens une collaboration entière et efficace.

La Libération: les Français entrent en Italie

Le Détachement d'Armée des Alpes pénètre en territoire italien dès la fin mars 1945. Le 23 il occupe des secteurs autour du Petit-Saint-Bernard, combat aux premiers jours d'avril pour quelques cotes autour du Mont-Cenis, occupe les 10-12 avril d'autres zones près du col de Larche non sans de sanglantes pertes contre les Allemands, et quelques jours après envahit la moyenne vallée de la Roya et poursuit son avance. La guerre mondiale touche à sa fin.

Le 24 avril, De Gaulle fait savoir, par une note, que "la région des six communes jusqu'au col de Tende inclus et la région de la Basse-Roya y compris Vintimille, doivent être assurées à la France. Ces régions, une fois enlevées à l'ennemi, seront placées jusqu'à nouvel ordre sous l'autorité du général commandant le Détachement qui en assurera l'administration."

L'Armée des Alpes continue à avancer, les nazifascistes sont désormais en fuite. Le 15 avril, elle occupe Vintimille, Fontanafredda et Saorge, le 26 Tende et Bordighera poussant jusqu'à Imperia. Du col de la Lombarde elle descend à Vinay (5) et à Borgo San Dalmazzo, du Montgenèvre elle prend Clavières (non sans pillage), Cézanne, Oulx, Bardonnèche, par Suse (28 avril) descend jusqu'à Rivoli, et par le Valcluson jusqu'à Fenestrelle. Le 27 elle occupe le Petit-Saint-Bernard, le 30 Rhêmes, le 1^{er} mai La Thuile et Pré Saint-Didier. Cependant, le 27 avril, De Gaulle avait décidé de doter "dans les plus courts délais l'Armée des Alpes des moyens qui lui sont indispensables pour faire face aux besoins d'une guerre de mouvement susceptible de la porter rapidement très loin des bases actuelles", faisant d'elle presque un corps d'armée. Le 2 mai l'Axe signe sa capitulation et le cessez-le-feu général.



Les réactions des Alliés

Devant les violations françaises de la frontière, les Anglo-Américains ne restèrent pas indifférents. Déjà le 28 avril Devers (non de son propre mouvement mais peut-être à l'instigation d'Alexander et avec le consentement d'Eisenhower) invite les Français à se retirer (il s'en excuse presque auprès du général Doyen quatre jours plus tard: "Je regrette, j'avais grand espoir que vous termineriez cette campagne par la prise de Turin; je suis sûr que vous l'auriez fait si vous aviez eu trois jours de plus..."). Ce qui met en colère De Gaulle, par ailleurs en état d'infériorité puisque l'armistice avait été signé par Badoglio avec les Alliés sans les Français, les seuls Anglo-Américains étant, par suite, habilités à occuper l'Italie. Mais les dirigeants transalpins font la sourde oreille et, au 7 mai, ils ont huit compagnies dans le Val d'Aoste en amont de Pont-Saint-Martin, cinq bataillons dans la vallée de la Doire Ripaire en amont de Bussoleno (6), quatre bataillons dans la vallée de la Stura jusqu'à Borgo San Dalmazzo, un régiment de tirailleurs algériens dans la haute Roya, quatre bataillons sénégalais dans la basse Roya et la vallée de la Nervia.

Le 4 mai Alexander envoie un message cinglant: "Le maintien des troupes françaises en Italie est maintenant inutile et hautement indésirable. J'espère donc que seront exécutés les ordres de repli". Le retrait est sollicité le 7 par Eisenhower lui-même, qui renouvelle sa demande le 17, les Français n'ayant pas encore bougé sous l'excuse que la question devait être réglée par les gouvernements intéressés et non entre commandements militaires. Cependant, du 4 mai au 1er juin continuent d'arriver des télégrammes et messages de De Gaulle au général Doyen qui commande les troupes dans le Val d'Aoste pour lui donner l'ordre non seulement de ne pas bouger mais encore de s'opposer à l'arrivée des troupes alliées. Mais l'amertume attend le Général, car les chefs d'Etat alliés ne sont pas disposés à subir ses initiatives ambitieuses.

Le 5 mai, arrive à Suse (alors que les Fran-

çais sont à Bussoleno) une unité américaine chargée d'établir le contrôle de la frontière dans cette vallée; le commandant français réagit avec mesure. A Coni, le colonel américain Marshall, qu'on dépeint d'un naturel quelque peu violent, manifeste une "grossière hostilité" à l'égard des Français (le même Marshall, commissaire régional, se fait le protagoniste d'un éclat d'intolérance quand en juin, dans un restaurant du côté de Superga, ayant vu un officier français en uniforme à une table voisine, il lui intime grossièrement de s'en aller). A Turin non plus les Français ne sont pas bien traités par les Américains qui ne les font pas participer au défilé de la victoire (De Gaulle y tenait beaucoup). Dans un livre publié récemment, qui nous a été très utile dans cette recherche, M. Lengereau trouve des raisons pour soutenir qu'apparaît clairement une collusion entre les Alliés et les Italiens contre les Français (et nous en sommes parfaitement convaincus).

REPUBLIQUE FRANÇAISE

AVIS A LA POPULATION

Vos glorieux Partisans, joints aux Troupes Françaises et Alliées, viennent de libérer le Pays.

Ce n'est donc pas en conquérants, mais en libérateurs et en amis que les Français, oubliant les souvenirs douloureux et les crimes du fascisme, sont entrés en Italie.

La France et ses grands Alliés n'ont pas à s'immiscer dans les affaires spécifiquement italiennes, et l'Italie se donnera le régime démocratique de son choix.

Mais, fidèles aux principes républicains, la France et les Alliés, respectueux de la Liberté des Peuples, disposent d'eux-mêmes, ne méritent aucun reproche à la suite manifestée, par les minorités, de rattachement à leur famille ethnique et linguistique.

En ce qui la concerne, la France, berceau de la proclamation des Droits de l'Homme et du Citoyen, patrie de la liberté de conscience, se mettra de tout son cœur au service des populations non-fascistes, qui exprimeront librement leur choix.

Bien entendu, la France s'emploiera également à satisfaire dans la mesure du possible, les légitimes aspirations des populations qu'elle voit venir, car elle serait favorable à un rapprochement sincère avec sa Sœur Latine.

VIVE L'ITALIE LIBÉRÉE !

Manifeste affiché à Oulx une semaine après la Libération.

Le 19 mai Doyen rencontre Clark à Florence; les Alliés restent fermes sur leurs positions et font savoir qu'ils ne garderont patience que jusqu'au 6 juin, après quoi ils pourront donner ordre à leurs troupes d'occuper même par la force le Piémont, la Ligurie et le Val d'Aoste. Le même jour le secrétaire d'Etat américain délégué demande dans une note à la France de retirer ses troupes et de mettre fin à "l'activité de quelques annexionnistes irresponsables". Le 21 mai, Truman conseille au ministre des affaires étrangères Bidault de s'intéresser à la question pour la régler (7). Mais les responsables transalpins ne se le tiennent pas encore pour dit. Le 5 juin les Américains perdent patience et passent à la manière forte, soutenus par les Anglais (et très probablement avec les encouragements des Italiens): par une note diplomatique écrite, suivie d'un message personnel de Truman à De Gaulle, ils mettent les Français devant leurs responsabilités et se font menaçants. De Gaulle répond à Truman en revendiquant le droit de négocier l'affaire, mais deux jours plus tard il doit donner l'ordre à Doyen de se retirer tout en lui recommandant de faire pourtant comprendre aux populations valdôtaines que ce retrait ne signifie pas la mise au rancart de leurs désirs francophiles. Le général Juin rencontre le général Alexander le 9 juin à Caserte pour se mettre d'accord avec lui sur l'évacuation. L'accord est signé le 11 et prévoit le départ de la vallée de la Stura pour le 20, du Val d'Aoste pour le 25, des vallées de la Doire Ripaire et du Cluson pour le 1er juillet, de la vallée de la Roya pour le 10 juillet, avec remplacement des Français par les Américains sauf dans le Val d'Aoste occupé par une division sud-africaine.

Ainsi prend fin l'occupation française. Le dernier mauvais traitement subi par les transalpins de la part des Alliés survint à Suse à la mi-juin; quand des inconnus firent exploser une bombe dans l'hôtel "del Sole", tuant un Français, en blessant d'autres (sans parler de la mort de la patronne de l'auberge), les Alliés consignèrent l'Armée française dans ses casernes et firent patrouiller la ville par des carabinieri (8). Les mêmes carabinieri reprirent en main l'ordre public des vallées; pour la petite histoire, l'un d'eux en septembre tua à Tende un jeune homme parce qu'il criait "Vive De Gaulle".

Les rapports de l'Armée avec la population ont

été bons dans l'ensemble, même si l'on peut citer, comme faits isolés, l'assassinat d'un tisserand algérien à Limone par deux anciens partisans du coin, et celui, resté mystérieux, d'un ancien partisan à Introd par des soldats français, et sans oublier les mauvais comportements des troupes à leur entrée à Clavières et dans le Valgrisanche. Mais dans beaucoup d'endroits les occupants furent accueillis avec beaucoup de froideur. Un rapport français parle d'un bon accueil dans le Val d'Aoste, même si dans le fond de la vallée, en aval de Pré Saint-Didier, la population était "plus réservée" (nous savons aussi que dans les vallées de la Doire Ripaire et du Cluson les enthousiasmes furent plutôt limités). Le rapport relève des sentiments "nettement francophiles" à Dolceacqua, Pigna, Buggio et Boiardo (9), mauvais à Apricale, nettement mauvais à Castel-Vittorio. Les Français ont rencontré beaucoup de défiance dans la vallée de la Stura: quand ils passaient, les rues étaient désertes, les gens retirés dans leurs maisons à épier derrière les stores. A Delmont (10) quelques femmes furent rasées à zéro pour avoir sympathisé avec les Français; dans les bals publics les filles refusaient de danser avec les occupants de crainte que leurs pères ne viennent à le savoir et ne les tondent.

Les trois Missions spéciales françaises

Au début de 1945, la Direction générale des Etudes et Recherches (D.G.E.R.), organisme qui s'occupait du contre-espionnage pour le gouvernement provisoire français, avait créé des missions politiques (au moins trois) destinées à opérer dans la Basse Roya (avec peut-être la vallée de la Nervia, Tende et La Brigue), dans la haute vallée de la Doire Ripaire et dans le Val d'Aoste. Elles devaient entrer en Italie derrière les troupes françaises (ce qu'elles firent), recueillir des renseignements, faire de la propagande pour la France, capter les dispositions des

gens, sonder la propension des populations à être annexées à la France.

La mission "Bananières" opérait dans la Roya où elle organisa au moins 18 plébiscites clandestins dans les villages, qui se trouvèrent tous largement favorables à l'annexion. D'autres plébiscites eurent lieu dans la vallée de la Nervia mais aucun à Vintimille dont les habitants, selon De Gaulle, désiraient devenir français.

La mission "Escartons" travaillait dans la haute vallée de la Doire Ripaire. Elle était dirigée par André Heitz, démasqué et ensuite expulsé d'Italie l'été 1945, revenu clandestinement et finalement rentré dans son pays quand toute activité d'expansionnisme fut bloquée à la suite de la demande du gouvernement Bonomi envoyée à la France par l'intermédiaire du gouvernement anglais. La mission se proposait d'agréger à la France un vaste territoire: les vallées de la Varaita, du Cluson et de la Doire Ripaire, plus le lac de la Madeleine et le Mont Viso (pour déclarer à la fin se contenter de l'arrondissement d'Oulx). Des faux pas initiaux, comme l'affichage à Oulx le 2 mai d'un manifeste, et d'un autre à Turin d'un soi-disant Comité de libération des Vallées piémontaises françaises eurent pour résultat, qu'on enjoignit à la mission en tant que telle de se replier sur Briançon dès le 4 mai. Pour la petite histoire, le manifeste de Turin ne devait pas être publié à ce moment-là par la France: on soupçonne un colonel italo-américain anti-français de l'avoir volé et affiché pour faire rater les intentions de Heitz.

Enfin, dans le Val d'Aoste, agissait la mission "Mont Blanc" qui affirmait avoir recueilli 20 à 22000 signatures en faveur de l'annexion (en réalité peut-être 5 à 6000 sur environ 60000 résidents de plus de 21 ans) et avait rédigé un projet de plébiscite selon lequel n'auraient pu, entre autres, voter que les personnes nées de parents valdôtains ou nées et résidentes en permanence dans la Vallée avant 1917. On se rappelle encore bien les distributions de sel français (si précieux en ces temps durs) faites pour gagner les bonnes grâces du peuple et favoriser la collecte des signatures, procédé qui naturellement fut sévèrement flétri par les bons esprits locaux. De toute façon le désir des Valdôtains n'était pas de devenir français. Comme le remarque le même Longoreau dans une autre de ses œuvres (11), seule une minorité aurait opté pour la

France; l'annexion était surtout décriée par les émigrés valdôtains en France et appuyée par les agents politiques de la partie intéressée. A partir de nouvelles recueillies sur place, se trouve confirmé le fait que l'annexion était prise en considération surtout pour s'opposer au retour sous un régime italien d'oppression comme l'avait été le régime fasciste. Dans la Vallée, au contraire, était fort le mouvement séparatiste qui voulait l'autonomie sous forme de république (quelques uns caressant l'idée du duché). Comme nous avons pu le constater dans les milieux séparatistes d'alors, on rêvait aussi d'une annexion à la Suisse dont la vallée serait devenue un nouveau canton, sachant bien que dans ce pays le régionalisme vivait une de ses expériences les plus éprouvées; des demandes sérieuses furent faites à ce propos aux autorités helvétiques, mais la réponse fut négative pour d'évidents motifs d'opportunité politique. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la mission Mont Blanc ait dû avancer parmi des milliers d'obstacles (12).

Le Traité de Paix

Après de longues tractations entre les prétentions de la France, l'opposition italienne, et la position alliée qui ne retient comme fondées que les revendications françaises des territoires au delà de la ligne de partage des eaux (et autres rectifications limitées), on parvient le 10 février 1947 à la signature du traité de Paris. Avant tout devient française la vallée de la Roya en amont d'Olivetta et Fanghetto (Tende, la Brigue, etc); la constitution française exigeant un référendum pour sanctionner l'accord, celui-ci a lieu le 12 octobre 1947 et donne, sur 95% de votants, 94% de oui et 6% de non. Les rectifications de la frontière enlèvent aussi à l'Italie une partie du territoire de Clavières, le mont Chaberton, la Vallée Etroite, la conque du Mont-Cenis et les hauteurs adjacentes, une aire du Petit Saint-Bernard. Au total ces modifications intéressaient environ 71000 hectares habités de quelques 4500 personnes.

En 1948 Bidault conclut avec le gouvernement italien un accord sur le retour à l'Italie de certains territoires, mais la décision est repoussée par l'Assemblée nationale (Bidault étant accusé de se comporter plutôt en ministre des affaires étrangères italien). L'Italie récupéra quand même de petits territoires à plusieurs reprises (en 1948, 1949, 1968 et 1975) dans les secteurs du Petit Saint-Bernard, du Mont-Cenis, du Chaberton et de Clavières (où le village n'est plus coupé en deux) et de Ventimille.

La Vallée Etroite: un cadeau?

Parmi les revendications exprimées en diverses occasions par les Français, n'apparaît jamais la Vallée Etroite (sinon dans le contexte de la haute vallée de la Doire Ripaire considérée dans son entier, ou au moins du bassin de Bardonnèche dans le dessein stratégique de posséder les deux entrées du tunnel du Fréjus et aussi en vue de la liaison directe toujours souhaitée Briançon-Modane par une galerie sous le col de l'Echelle) C'est en 1946 qu'on en entend parler; quand la rumeur se fait certitude, la commune (13) et les particuliers se livrent au déboisement, même prématuré, de tous les arbres d'un certain prix, afin de ne pas laisser à la France des ressources précieuses en ces temps de reconstruction. Le territoire (4707 hectares) devient en effet français (commune de Névache).

Dans le texte d'une interview de mars 1947, Heitz, déjà nommé, (texte publié en annexe du livre de Lengereau) dit, à propos des découpages malencontreux de la frontière: "C'est le général De Gaulle qui voulut et obtint l'annexion du mont Chaberton. Quant à la Vallée Etroite, c'est le seul don malheureux que la France doive à De Gasperi qui l'offrit alors qu'on ne la demandait pas, don malheureux car Bardonnèche resté italien est le poumon vital et naturel de cette vallée." Alors, la Vallée Etroite fut un don gracieux de De Gasperi à la France? C'est une question qui mériterait approfondissement, vu les répercus-

sions défavorables de la décision pour la vallée: en effet les Français ne s'intéressent ni à la défense hydrogéologique, ni à la viabilité, ni aux activités économiques (élevage, agriculture, forestage, tourisme, chasse et pêche) d'une vallée qui penche vers l'Italie (ils s'en sont servis pour des campements militaires et des tirs d'artillerie), et les administrations publiques italiennes n'ont aucune juridiction sur une vallée qui est française. Si la réponse à la question était oui, il serait intéressant de faire la lumière sur les motivations qui ont conduit l'illustre homme d'Etat trentin (à qui en son temps Bardonnèche dédia une rue) à une pareille décision.

Marziano DI MAIO
Rivista della Montagna,
n° 48, janvier-février 1982
Traduit par Jean BOCOGNANG

Notes

N.B. Ce texte a été écrit pour des Italiens. Donc les transalpins sont les Français et la France est au-delà des monts.

- (1) Date du traité d'Utrecht (J.B.)
- (2) que le rattachement à la France (J.B.)
- (3) Lengereau écrit: Le 1er avril, ce qui d'après le contexte est le plus vraisemblable.
- (4) Coquille qui prend un général pour un autre: Cardona était un des chefs de la résistance italienne et Cadorna fut généralissime de la guerre 1915-18 jusqu'à Caporetto
- (5) Vinadio (J.B.)
- (6) On trouve sur certaines cartes françaises la graphie française de Bussolin.
- (7) En France les gauches et diverses couches de l'opinion publique étaient hostiles à la politique de De Gaulle. Bidault lui-même, dont les idées n'étaient rien moins que progressistes, disait le 6 juin au secrétaire d'Etat américain délégué qu'il considérait l'intrusion gaulliste en Italie comme inopportune et même stupide. Quelques jours avant il avait assuré Saragat que le gouvernement français renonçait au Val d'Aoste (et ne visait pas non plus à y organiser un plébiscite), aux hautes vallées de la Doire Ripaire et du Cluson, à Vintimille, revendiquant seulement Tende et Le Brigue, le Chaberton et le Mont-Cenis.
- (8) sous-entendu: italiens (J.B.)
- (9) Coquille pour Baiardo ou Bajardo (J.B.)
- (10) Demonte (J.B.)
- (11) M. Lengereau, La France et la question valdôtaine au cours et à l'issue de la seconde guerre mondiale, Soc. d'Hist. Alp. et It., Impr. Allier, Grenoble 1975



(12) L'annexion à la France était repoussée parce qu'on était conscient que dans ce pays la notion d'autonomie régionale était en contradiction avec toute une tradition politique de centralisme, de dévitalisation des provinces, d'extirpation des "dialectes", manifeste dès le XVIIème siècle et poursuivie par la Révolution française (elle aussi niveleuse et uniformisante) et par Napoléon pour en arriver à la Vème République dont on sait comme elle a considéré toute initiative d'autonomisme, du moins jusqu'à présent. Dans nos recherches, nous sommes tombés sur un autre écrit de Marc Lengereau, paru en 1975 dans la revue valdôtaine "Lo Flambo". "La France est le pays le plus intolérant envers les minorités", affirme l'auteur qui, régionaliste convaincu, loue l'organisation régionale italienne et ne peut s'empêcher de comparer la situation du Val d'Aoste et celle de la Savoie.

En tout état de cause, les séparatistes valdôtains faisaient confiance à l'aide française pour obtenir l'autonomie.

(13) sous-entendu "de Bardonnèche" (J.B.)

Gallo- et Gaullo-phobie

Personne plus que moi ne s'est réjoui de trouver au sommaire du n°48 de la revue turinoise Rivista della Montagna (janvier-février 1982) un article sur la question de la frontière des Alpes franco-italiennes. Voici qu'enfin cédait un vieux tabou et qu'une revue de large public osait aborder une question que, paresse ou pudeur, on avait jusque là préféré laisser dans l'ombre. (Sans doute y avait-il eu en 1980 le "Lengereau" mais je ne sache pas qu'il ait eu une grande diffusion).

Hélas! Il m'a fallu déchanter. Car, au fur et à mesure que j'entrais dans ce texte, une gêne m'envahissait, celle qu'on peut éprouver au spectacle d'une mauvaise action dont le coupable croit à l'impunité.

Une gêne due d'abord à une impression, de plus en plus nette de déjà lu. Le doute se transforma en certitude quand je retrouvai mon "Lengereau": Di Maio l'avait pillé sans scrupule, se bornant le plus souvent à un simple plagiat. Pourtant le plagiaire essaye dans son introduction de nous faire croire à une oeuvre personnelle disant: "Nous avons recueilli une abondante documentation sur la question". De plus il ne cite sa source qu'à deux reprises et comme accessoirement, -ce qui enlève encore de son poids à la modeste concession qu'il fait au plagié quand il dit que son livre lui a été "très utile". Beau sens de la litote!

Le "Lengereau"

Marc Lengereau, né en 1930, docteur ès sciences politiques, est germaniste d'origine. Mais, dès son DES d'allemand qu'il passe en 1960 sur La question du Tyrol du Sud (C.D.U. Paris, 1961), on le voit s'intéresser surtout au problème des minorités linguistiques (ou ethniques). C'est finalement le Val d'Aoste qui captera le plus son attention au point qu'il en est devenu le spécialiste français. De ses nombreux travaux sur ce sujet, on retiendra essentiellement -car c'est une parfaite mise au point- sa contribution à l'ouvrage collectif préfacé par G. Héraud: Contre les Etats, les Régions d'Europe (Presses d'Europe, Paris, Nice, 1973). Poursuivant activement ses recherches dans ce domaine, Marc Lengereau, professeur au lycée climatique de Villard-de-Lans, ancien chargé de cours à l'Institut d'Etudes politiques de Grenoble, a étendu ses investigations au sud des Alpes franco-italiennes. C'est ce qui l'a amené à écrire ce livre paru en 1980: Le Général de Gaulle, la Vallée d'Aoste et la frontière italienne des Alpes (1943-1945) (Musumeci, Aoste).

Le "Lengereau" est un livre d'histoire.

J.B.

Mais la gêne tourne à la consternation quand, comparant les textes, on s'aperçoit que Di Maio, dans sa traduction, sollicite le texte de Lengereau de manière à tourner constamment à la faveur de la "cause" italienne ce qui pourrait la

desservir et à la défaveur de la "cause" française ce qui pourrait la servir.

Va dans le même sens l'ordonnance de l'article N'y apparaissent les Missions politiques qu'après que la guerre a été donnée comme finie, ce qui peut amener un lecteur non prévenu ou rapide à croire que la France n'a entrepris cette action souterraine que faute d'avoir eu satisfaction par les armes.

Des textes sollicités, une présentation tendancieuse, quelle déception alors qu'on espérait venue l'heure de l'apaisement et de la compréhension! Ainsi, en 1982, certains en sont encore à souffler sur un feu que l'on pouvait croire éteint mais qui, comme tout feu, ne couve que pour mieux reprendre.

En outre Di Maio n'ajoute rien, ni comme information ni comme documents, au "Lengereau", si ce n'est qu'il évoque certaine distribution de sel qui aurait eu pour objet de capter les votes des Valdôtains en faveur de la France, et qu'il fait état d'une déforestation de la Vallée Etroite par les gens de Bardonnèche au moment de l'annexion française.

Ainsi Di Maio a saisi l'occasion de cet article pour laisser libre cours à une Gaullophobie fréquente en Italie (où l'on a eu parfois une haine viscérale du chef d'Etat français) et à une gallophobie qui ne s'explique -sans se justifier- que par un nationalisme (ou chauvinisme) qu'on aurait voulu d'un autre temps.

Il est à penser que la bonne foi de la direction de la Rivista a été surprise.

Autant Marc Lengereau, régionaliste convaincu et même militant, qu'on ne saurait sans déloyauté suspecter de jacobinisme, avance sur ce terrain "parfois explosif" avec la prudence, voire les hésitations, du chercheur scientifique en quête d'une vérité qu'il n'est pas toujours aisé de faire sortir des faits -si "durs" soient-ils, autant Marziano Di Maio, comptant sur l'ignorance du lecteur et sur son "patriotisme", tire avec aplomb les mêmes faits -si "durs" soient-ils- vers une seule thèse qui n'a pour elle que la passion.

Il aurait fallu ou démontrer que Lengereau est partial ou en faire un compte rendu impartial. Nous ne sommes malheureusement ni dans l'un ni dans l'autre cas.

Quelques exemples.

1/ Page 28 Lengereau. (A propos du memorandum d'Alger). "Le but, c'est, sinon de rattacher à la

France un certain nombre de populations ethniquement françaises, du moins de les sauver de l'italianisation".

P. 16. Di Maio: "Il memorandum propone di riaggire alla Francia "alcune popolazioni etnicamente francesi", almeno per salvarle da completa italianizzazione".

2/ P. 16 Di Maio: "Per gli ex escartons si prevede l'annessione dopo plebiscito, tranne per la Val Varaita".

P. 102. Lengereau: "Eventuellement, rattachement à la France après plébiscite... des "vallées cédées du Briançonnais": Escarton d'Oulx (jusqu'au Pas de Suse), Valcluson (jusqu'au Bec Dauphin), escarton de Château-Dauphin (jusqu'au Confine)."

Rien n'indique nulle part que l'escarton de Château-Dauphin (ou vallée de la Varaita) ait été exclu d'un plébiscite, au demeurant éventuel. Si éventuel que le memorandum (p. 103 Lengereau) préfère envisager immédiatement l'octroi d'un "statut spécial en faveur des populations de parois franco-provençal" sans le faire découler comme Di Maio d'un "plebiscito negativo". Comment Di Maio peut-il écrire: "Si può notare fin d'ora come il pronunciamento delle popolazioni venga richiesto solo dove lo si suppone favorevole..."?

Mêmes approximations (!) pour les vallées de la Stura et du Gesso.

3/ P. 121 Lengereau. (Sur la situation des différents territoires occupés au 7 mai 1945) "Val d'Aoste: population très enthousiaste pour nos troupes dans la haute vallée". Cela devient chez Di Maio une "buona accoglienza".

4/ P. 131. Lengereau: A Demonte, lors d'un bal "certaine jeune personne ne jugea pas prudent de danser avec un Français, de crainte que son père ne la tonde". Cela devient dans Di Maio p. 19: "Nei balli pubblici le ragazze rifiutavano di danzare con gli occupanti per paura che i loro padri venissero a saperlo e le rapassero".

C'est passer bien vite du particulier au général...

5/ Di Maio P. 20. A propos des missions politiques, dit qu'il y en a eu "almeno tre"; Lengereau (p. 17 et 36) se borne à dire: "Nous en connaissons trois".

6/ A propos des plébiscites clandestins organisés par la France dans la zone sud des Alpes. Di Maio p. 20: "La missione cosiddetta Bananiers ha operato in Val Roya organizzando ben 18 plebisciti... Altri plebisciti si sono svolti anche in

J.B.

Jean Bocognano est mort le 22 janvier dernier, au retour d'une course à ski. "Il est sans doute mort heureux. nous laissant seuls maîtres d'une peine qu'avec un petit sourire ironique il aurait jugée un peu déplacée" écrit Bernard Amy. Les questions qu'il avait soulevées ici même l'an dernier (Transhumances 15), à propos de l'art et de la montagne, si elles restent sans réponses, sont autant d'invitations à poursuivre.

Pourquoi l'art inspiré de la montagne si grandiose dans tous ses états, ne traduit-il pas cet éblouissement? La pratique de la montagne selon Jean Bocognano, qui ne privilégiait pas les grands sommets, est un début de réponse. C'est peut-être la neutralité du regard, cela dit sans connotation de passivité, qui

Val Nervia". Lengereau écrit (p. 50) que "la mission Bananiers organisa en tout 18 plébiscites" dans les deux vallées de la Roya et de la Nervia.

7/ Di Maio poursuit (p. 20) "ma nessuno (plebiscito) a Ventimiglia, i cui abitanti secondo De Gaulle desideravano divenire francesi". Or Lengereau (p. 59) rapporte que, dans ses "Mémoires de guerre", De Gaulle a écrit qu'il avait décidé de revendiquer éventuellement Ventimille "suivant ce que souhaiteraient les habitants". Drôle de traducteur! (Cf. aussi Lengereau p. 50 et 62).

8/ Di Maio, à propos du Val d'Aoste, émaille son propos de trop d'inexactitudes pour qu'on les relève toutes. Je ne retiendrai qu'un point. Pour les besoins de sa cause - ("solo una minoranza avrebbe optato per la Francia" p. 20) Di Maio appelle à la rescousse un autre texte de Lengereau qui émettrait cette opinion. Mais ledit texte est de 1975. Or en 1980, Lengereau (p. 54 et 58 et p. 81 à 86) en est arrivé à écrire: "A notre avis... le mouvement annexionniste en 1944-1945, et même par la suite, a rencontré à coup sûr l'adhésion

manque à l'artiste, le regard promené non pas tant sur le pic fameux et séduisant qu'au fond des vallées ignorées et sur les cols désertés.

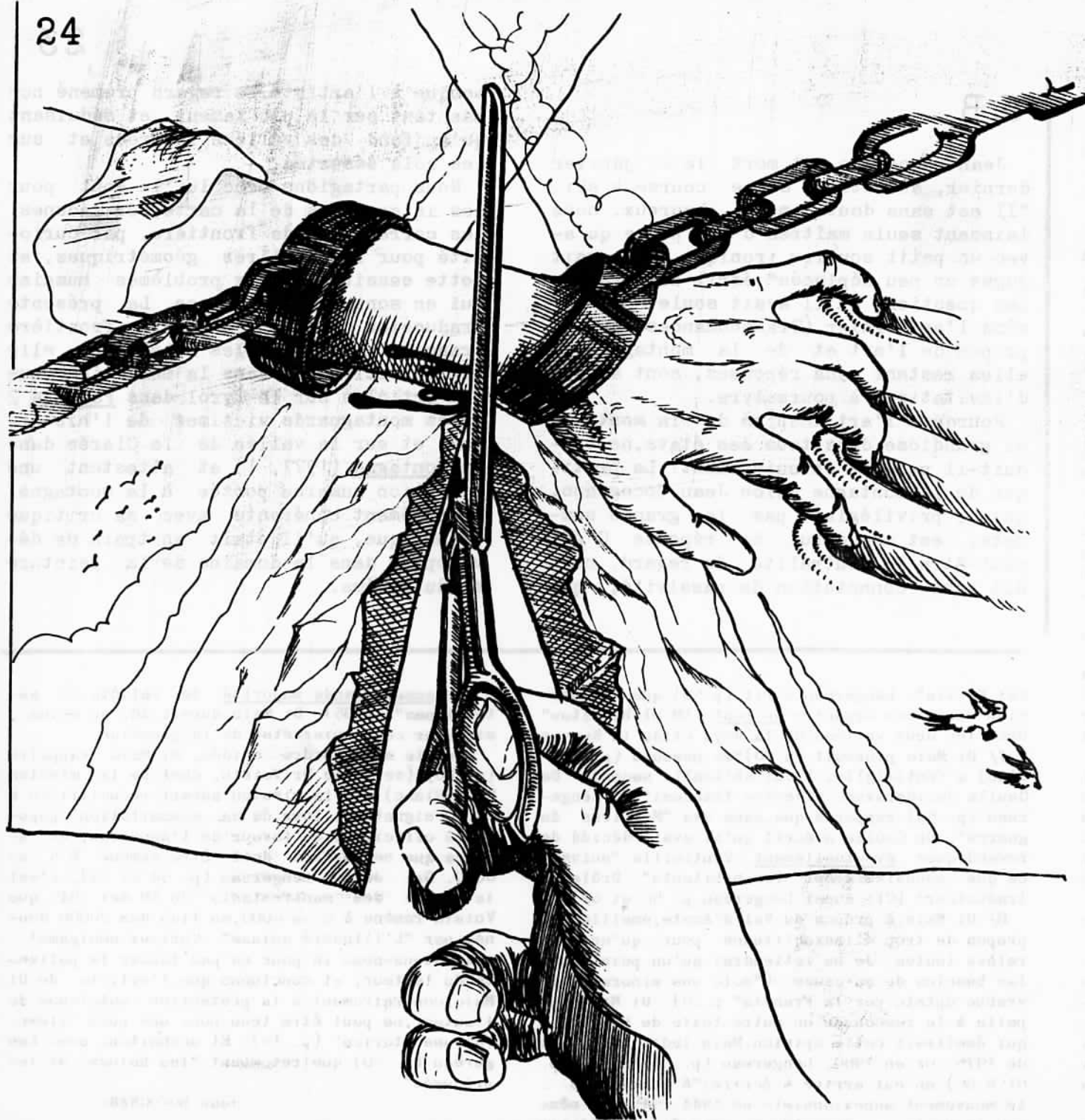
Nous partagions avec lui le goût pour les interstices de la carte, ses lacunes, les corrections de frontière, par curiosité pour les délires géométriques, et cette sensibilité aux problèmes humains qui en sont la conséquence. La présente traduction de l'article sur la frontière franco-italienne et les notes dont elle est assortie sont dans la même ligne que ses articles sur le Tyrol dans Passage 2 ("Des montagnards victimes de l'histoire") et sur la vallée de la Clarée dans La Montagne (1977, 1) et attestent une attention humaine portée à la montagne, précisément cohérente avec sa critique esthétique, qu'il était en train de développer dans le domaine de la peinture et du cinéma.

d'une assez grande majorité de Valdôtains autochtones" (p. 85). Di Maio aurait dû, au moins, signaler ce dernier état de la question.

Dans le même ordre d'idée, Di Maio rappelle (p. 20) (selon de Dr Voisin, chef de la mission Mont-Blanc) que la mission aurait recueilli 20 à 22000 signatures lors de sa consultation populaire officielle en faveur de l'annexion, et avance que ce chiffre doit être ramené à 5 ou 6000. Or, selon Lengereau (p. 54 et 55), c'est le nombre des manifestants du 18 mai 1945 que Voisin ramène à 5 ou 6000, au lieu des 20000 données par "L'illustré suisse". Curieux amalgame!

Arrêtons-nous là pour ne pas lasser la patience du lecteur, et concluons que l'article de Di Maio, contrairement à la prétention cauteleuse de l'auteur, ne peut être tenu pour une pure "rievocazione storica" (p. 15). Et souhaitons avec Lengereau (p. 20) que retombent "les haines et les préjugés".

Jean BOCOIGNANO



Tremblement à la frontière

Ca tremble à la frontière. Chaque jour, les touristes armés des cartes les plus claires que l'Institut Géographique National imprime à leur intention, jouent avec le semis de petites croix qui la symbolisent. Dûment renseignés, ils transgressent la frontière, au gré des sentiers. Les cartes aident la promenade, contre le passage et la légendaire transhumance.

Col de l'Echelle. Il pleut. La 4L de la Police de l'Air et des Frontières est bien camouflée parmi les rochers et les branches basses des arbres. Annoncés par les carabiniers italiens, les clandestins ne vont plus tarder. Les voilà, plutôt étreignés dans leurs habits, la valise à la main. Ils ont préféré passer par là, parce qu'on leur a dit que c'était moins fréquenté. C'est aussi plus facile à surveiller, cette route inhospitalière. Et pourtant mille sentiers jouent avec cette frontière, prolifèrent sur les crêtes, mille trajets subtils conduisent en clopinant d'un versant à l'autre.

Il n'y a plus que dans les pires dictatures que la liberté de consultation des cartes topographiques est encore restreinte. Dans les démocraties, en encourageant leur diffusion massive, on s'est assuré (qui "on"? On: la conscience policière des producteurs de cartes) qu'elles ne pourraient atteindre celui qui cherche réellement son chemin, celui qui cherche un chemin particulier dans une situation bien particulière et non pas un panorama ou des impressions fortes.

La carte pour percer la frontière s'adresse au touriste. Mais encore faut-il qu'il respecte les convenances. La lecture de la carte et son usage - la marche à pied - sont assortis de conditions impératives. En laissant entendre que sur la carte aucun fantôme ne peut prendre, pas plus celui du cartographe lui-même que celui de son utilisateur, on veut nous familiariser avec l'incorrutable perfection de la géométrie, au-delà de tous les désirs. Le dessinateur consent à indiquer quelques sentiers plus "touristiques" que d'autres, mais attention! "ces suggestions n'engagent en aucune manière (sa) responsabilité". Il invite à jouer avec du réel mort.

La carte de grande diffusion est très claire, sans ambiguïté. Elle désigne elle-même ses usagers: gens qui prennent le discours pour argent comptant et n'auraient pas l'idée saugrenue de voir dans la carte un délire géométrique.

Pourtant la carte danse souvent. Elle possède bien des flous et on peut les développer. Il y a bien des ombres et des vides et on peut les habiter. Tout cela n'est qu'un rêve, naturellement. Mais la carte aussi est illusion.

Des petits groupes s'approchaient de la frontière, là où elle est la moins gardée. Ils se déployaient le long de ses lignes d'ombre. Peut-être y aurait-il un peu de réel non stérilisé sous les lignes du quadrillage, sous le pointillé des limites, sous l'événement des noms propres, dans les coins où l'on s'enquiert de la carte voisine, dans les marges et le blanc du papier? Les vocations de passeurs se multipliaient. Ils dépeçaient tranquillement la carte.



"Pas de frontière non plus, elle avait horreur des pointillés". J.P.Sartre.

Un simple trait de peinture jaune

Un avion. Une nuit.

Loupée l'arrivée qui domine cet immense continent.

La nuit tombait sur une chaleur chargée d'humidité. Escalade en Guyane.

Nous quittions l'enclave française pour nous enfoncer dans une longue nuit au-dessus de l'Amazonie, la Cordillère. Où étions nous? Petit à petit le soleil avait disparu. Les visages des passagers avaient rosé un instant, puis la lumière blafarde de l'avion les avait rendus sinistres. Le voyage se faisait long. Les stewards et les hôtesses préparaient l'atterrissage, rangeaient leurs effets. Bientôt des lumières dans la nuit noire. Tous les visages à moitié endormis se penchaient vers les hublots Lima.

Loupée la vision d'infini, de multitude, de puissance que nous promettaient les prospectus et les textes des mystificateurs du continent sud américain.

Nous avions changé de continent et la nuit était la même. Pourtant quelque chose en nous-même nous disait que l'ambiance stérilisée de l'avion allait nous quitter. Rapidement, sous les lumières blafardes de l'aéroport Jorge Chavez de Lima le salut "bienvenidos al Peru" de la PIP (Policia d'Investigacion del Peru: ce qui ressemblerait étrangement à nos Renseignements Généraux, mais en plus musclé) était là pour nous ramener à la réalité. Une ligne jaune sur le parcours. Ordre d'un fil de ne point la traverser sans y être cordialement invité. La frontière c'est vraiment ridicule: un simple trait de peinture jaune. Et pourtant le simple geste, banal, de poser la pointe de la chaussure sur ce phantasme, entraîne de quelques robots une réaction de répression. Ils sont bien entraînés!

Nos passeports s'en vont dans un obscur bureau. Des hommes affalés sur des tables seulement embarrassés d'une vieille machine à écrire noire. Dialogue sans communication. Nous retrouverons nos passeports 10 jours plus tard au ministère des migrations. La douane. Puis l'espoir d'entrevoir dans une foule compacte des visages connus. Ceux qui nous attendaient n'étaient point de nos connaissances. "Luc et Marie" Petite inquiétude. Il était 11 heures du soir et nous devinions tranquillement dans une luxueuse villa de Miraflores (quartier riche de Lima) qui allait nous abriter pendant les trois semaines que dureraient les formalités pour obtenir notre carte de séjour.

Nous étions enfin "au pays des pauvres", "au pays de Tintin et les Picaros", dans "les sous-sols de l'humanité", "sur le continent à 95% de chrétiens" et que sais-je encore.

Nous étions "les autres".

L.M



Les appelés sont heureux de couper à la partie la plus stérile de la vie militaire, mais comme les autres, comme ceux d'en-bas, les "rase-mottes", ils comptent les jours qui les séparent de la permission. Les chambrées du Vieux Fort ne le cèdent en rien à celles du quartier Berwick de Briançon. On y combine, on y rote, on y pète avec le même entrain. Les charmes de la promiscuité ne se démentent pas, même à 2480 mètres.

Société de la
forte sède



Les Tartares ne sont plus ce qu'ils étaient

Charles Klein, Le Vieux Fort, Eclaireurs-skieurs en Briançonnais avant 1939, 1982.

Peut-on maintenant écrire sur la vie dans un fort, gardien d'une frontière, sans risquer la comparaison avec le Fort Bastiani du Désert des Tartares? La vie quotidienne au fort des Anges (dit le Vieux Fort) avant 1939 n'avait rien d'une veillée d'armes. On attendait des guerriers illuminés et farouches et on fait connaissance d'une bande de joyeux drilles assez sympathiques et assez égoïstes, passionnés de ski et heureux d'être en marge des règlements régimentaires. Une tribu. Mais d'espoir d'une gloire incertaine, exaltée par la solitude et l'altitude du poste, pas trace.

Mais il s'agit d'un livre de souvenirs et non d'un roman. La mémoire commande, qui n'est rien d'autre qu'une machine à colorer, à souligner, à encadrer. Lorsque cinquante ans ont passé sur un souvenir, lorsqu'on l'a dorloté, cajolé pendant aussi longtemps, n'est-il pas de toutes façons une émotion rare? Qui ne possède d'agréables souvenirs de courbatures? Hélas, c'était le temps où l'on pouvait se permettre des courbatures. Et la vie militaire, cette "organisation structurée de façon si linéaire et si solide", comme dit Buzzati, est ce qui se fait de mieux en matière de décantation du souvenir.

Mais de la frontière, symbole de l'attente révélatrice de soi et de la vanité de l'histoire, nul au Vieux Fort ne fait son exigence personnelle. D'un côté les tir-au-flanc. De l'autre les

pédagogues qui veulent tremper le caractère des premiers dans la vertu montagnarde, légendaire école de volonté et de fraternité. C'était assez rassurant cette présence de la Montagne, avec un M gigantesque, décryptée, révélée par la bonté paternaliste des chefs. Là, le souvenir devient trouble. Glauque même. Comment cette même Montagne a-t-elle bien pu devenir de nos jours l'enjeu d'un plaisir?

Mais où est la frontière, symbole de l'autre, ligne de stimulation psychologique, illusion fatale? Bien des années plus tard, l'auteur est revenu au Vieux Fort. Il a "alors ressenti jusqu'à l'angoisse, la détresse du temps écoulé, des amis disparus, de la vieillesse qui vient". Doit-on en conclure que Giovanni Drogo, notre ami, a une fois encore prêché dans le désert?



Territoire à prendre

Dans son numéro 13 (décembre 82) Territoire à Prendre, revue du Groupe-Information-Aménagement, faisait le point sur la décentralisation et la question des professionnels de l'aménagement et de l'urbanisme dont le travail va être modifié par la décentralisation et l'intervention de nouveaux acteurs sociaux (association, Pays). Le n° 14 (mars 83) fait état d'une crise matérielle ("ce sont toujours les mêmes qui font tout le boulot") et idéologique dans la rédaction de la revue. La baisse d'enthousiasme des animateurs de la revue suit de près la démobilisation accentuée depuis mai 81 (par institutionnalisation et décomposition) des mouvements sociaux urbains régionalistes, féministes, anti-militaristes et écologiques. Mais la revue continue avec des objectifs nouveaux, de base: "garder notre rôle de porte-voix, rester ouvert à tout article qui nous parvient et qui relate ce qui se vit, ce qui se passe dans les pays, dans les quartiers, à l'école, dans les usines, dans les bureaux".
Territoire à Prendre, BP 14, 31170 Tournefeuille
Abonnement: 4 numéros, 36 F.

La montagne aux écritures

Chronique des romans, récits, essais, poèmes, B.D. de la moyenne montagne. "Un grand pays est un pays d'aval, dit le Tao, la femelle de l'Univers."

La Mémoire plus forte que l'Histoire

Nuto Revelli, Le Monde des vaincus, Maspero, 1980.

Les vaincus dont il s'agit dans le livre, ce sont les paysans piémontais, ceux qui sont restés malgré tous les aspirateurs de l'exode rural, les paysans irrécupérables qui n'intéressent plus personne, qui ne s'endetteront jamais pour acheter du matériel agricole et qui sont trop âgés pour aller travailler chez Fiat, Michelin ou Ferrero. Ce sont les vaincus de toutes les guerres, parce que si une guerre peut être une victoire politique elle est, dans tous les cas, une défaite paysanne. "Les guerres sont pires que la tempête."

Nuto Revelli a enregistré la voix des paysans piémontais et le livre se compose d'une série de courtes autobiographies regroupées par proximités géographiques: la plaine, la colline, la montagne et les "langhe".

Au fil des entretiens, on rencontre tous les aspects de la vie rurale, sur trois générations de femmes et d'hommes: l'agriculture, le bûcheronnage, les petites filatures. Tous les petits métiers qui viennent compléter le revenu de la terre sont évoqués: les colporteurs, le remouleur, le marchand de cheveux et le dresseur de marmottes.

La France, la seconde patrie et la mère nourricière, est tout le temps présente et accueille l'émigrant temporaire. Il faut la police fasciste pour inventer et fermer les frontières. La guerre de 40 sera une tragédie, "une guerre civile pure et simple." Pourtant le pays d'accueil semble moins prédisposé à cet esprit de fraternité qui transperce les frontières. Ainsi la "foire aux enfants" de Barcelonnette manquait un peu d'humanité.

La faim, la faim, la faim... Le mot revient tout le temps. "Nous n'avons jamais eu faim" est une information importante dans le récit. Au-delà de la pauvreté, mais écrasée par elle, persiste la solidarité. On s'aiderait si l'on avait quelque chose à partager. À défaut, on se parle, on se reçoit.

L'Etat quand même s'est occupé des paysans pauvres. Il n'a pas oublié de les mobiliser pour les guerres coloniales, la guerre de 1915-1918 et la deuxième guerre mondiale. Il leur a fait voir du pays, de l'Ukraine à l'Abyssinie.

Les paysans, les montagnards en particulier, croient souvent que des routes auraient sauvé les villages. La route qui



sauve, c'est celle qui donne à la campagne une prise sur la ville, le moyen d'y aller, de s'en servir et surtout le moyen d'en revenir. Au lieu de cela les routes partent toujours des villes et agissent comme accélérateurs de la désertification rurale.

Les montagnards piémontais croient en leur montagne. Une idée revient plusieurs fois selon laquelle c'est seulement pour un temps que la montagne est abandonnée. "Quelque chose d'important" la fera un jour apprécier à nouveau.

Montagne froide

Han Shan, Montagne froide, poèmes traduits par M. Melkonian, Passage éditeur, 1982. Adresse: 15 rue Gay-Lussac, 75005 Paris.

escalader le flanc de montagne froide
c'est sans fin
avec ses éboulis et ses éboulements
avec sa vallée profonde et ses herbages
de brume moutonnant
le gouffre vertigineux vous saisit
aux tripes

même s'il n'a pas plu
les mousses sont glissantes

même s'il n'y a pas de vent
les pins hurlent

qui veut se libérer des chaînes du monde
et venir s'asseoir près de moi
sur ma natte de nuages

Pour traduire ces poèmes en dialecte tang, du VII^{ème} siècle, Martin Melkonian a beaucoup marché. Cela se comprend, cela s'entend. On l'imagine, perdant de pas en pas les codes, la rhétorique, le faire-poétique, laissant en chemin les préciosités exotiques du langage occidental. La phrase, la sensation s'ébrouent sur le sentier, se dépouillant jusqu'à l'essentiel. Le vent fait des mots.

Les mots ont dû rouler longtemps, se polir et aussi se briser. C'est pour cela qu'ils caractérisent si bien le moine méditant, arrêté mais de passage, et le monde brouillon des fourmis affolées et marchandes. Immobile pour le monde, le moine attend et avance dans la voie. Chaque pas confirme son existence.

"Partir

sera trop facile"

Maurice Zermatten, A l'Est du Grand-Couloir, Denoël, 1983.

A Zampé, le hameau le plus élevé de Grillesse, on vit heureux. On travaille durement la terre. L'automne venu, on va vendanger en plaine. Puis on se dépêche de remonter à Zampé, avant que les chutes de neige ne rendent impossible le franchissement du Grand-Couloir. Car c'est en hiver, toutes communications interrompues qu'on est le plus heureux à Zampé. Il faut être de Zampé pour supporter la vie à Zampé. Tout autre crierait à l'exil. D'ailleurs on change le régent (l'instituteur) chaque année. C'est une preuve de plus pour ceux d'en-bas, ceux de Grillesse, et pour ceux d'encore plus bas, ceux de Sion, que ce mode de vie est révolu. Il disparaîtra de lui-même. Les derniers sauvages finiront par descendre.

C'est l'hiver d'un régent pas comme les autres, qui se passionne pour le hameau, cherche à le comprendre et à l'animer, qui braque la société contre ces marginaux. Le curé fait valoir que les paroissiens de Zampé vivent sans sacrements ni messes pendant cinq mois de l'année. Bien des intérêts se dissimulent derrière ce saint souci. L'alpage de Zampé est convoité depuis des lustres par ceux de Grillesse afin d'agrandir le leur.

Pour faire descendre les irréductibles tracer une route serait efficace mais quand même trop coûteux. Alors on supprime l'école. Arthur, symbole de la résistance et braconnier mystique, tire sur les autorités. De véritables dragonnades ont lieu lors de la chasse à l'homme. Face à la Justice, la Gendarmerie, la Commune qui ne ferait aucune concession à la lâcheté? Ceux de Zampé vendent leurs terres les uns après les autres. Les autorités ne laisseront pas pierre sur pierre de l'ancien village. Il adviendra de Zampé ce qu'il advient des alpages en semencés d'hypocrisie et d'intérêts: "une large piste (de ski) très appréciée".

Un narrateur, le fils du dernier régent, reconstitue l'histoire de Zampé et les événements dramatiques qui ont causé sa disparition. La résistance au monde des comptables est vaine. D'un côté les gueux, de l'autre les notables. Dans les ruines de chaque village abandonné n'y a-t-il pas une histoire qui dort, avec ses résistants et ses traîtres complices d'intérêts qui les dépassent? Tous reposent sous les mêmes pierres après le passage des démolisseurs, "sous des herbages uniformes, arasés comme des jardins".

Sommaire

Editorial. Frontières: la raison d'Etat et les hommes	page 1
La Frontière briançonnaise: barrière ou trait d'union?	2-8
Vauban, la Frontière et le Corps du Roi	8-9
Frontière culturelle et revendication occitane	10-12
Intermède. 37 cartes postales de vacances	12-14
La Frontière briançonnaise et la coupure de 1713	15-16
La guerre pour les frontières. Italie-France 1940-1947	17-21
Gallo- et Gaullo-phobie	22-23
Frontières policières. Col de l'Echelle Lima	24-25
Les Tartares ne sont plus ce qu'ils étaient	26
La montagne aux écritures: récits, poèmes, romans	27-28
Les dessins de couvertures et des pages 24 et 27 sont de Frédéric Simon, celui de la page 9 est de Claire Colmet Daâge. Les autres illustrations sont des graffiti dont l'origine est expliquée page 4.	

Transhumances, revue saisonnière publiée par l'association du même nom. Adresse: Le Rosier, Val-des-Prés 05100 Briançon. Dépôt légal à parution. Directeur de la publication: René Siestrunck. Comité de rédaction: Luc Marchello, Marc Pascal, René Siestrunck.

Imprimerie: Briançon-Demain, 33 bis rue Joseph Silvestre 05100 Briançon et Imprimerie spéciale Transhumances.

Abonnement pour 4 numéros: 30 francs
Soutien: 100 francs. CCP: 247 38 D Marseille.

FRONTIÈRES EN POINTILLÉ...

